RÊVE D'AMOUR

OPÉRA COMIQUE EN TROIS ACTES

DE MM.

ADOLPHE D'ENNERY & EUGÈNE CORMON

MUSIQUE DE

D. F. E. AUBER

DE L'INSTITUT

MISE EN SCÈNE DE M. E. MOCKER.

PARIS

MICHEL LÉVY Frères
Libraires-Éditeurs
RUE VIVIENNE, 2 *bis*

LÉON ESCUDIER
Éditeur de Musique
RUE DE CHOISEUL, 21

LIBRAIRIE NOUVELLE
15, BOULEVARD DES ITALIENS, 15

1869

Droits de représentation, de traduction et de reproduction réservés

Digitized by Google

11739 ou
3

RÊVE
D'AMOUR

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre Impérial de l'Opéra-Comique, le 20 décembre 1869.

Digitized by Google.

PERSONNAGES

—

MARCEL	MM.	Capoul.
ANDOCHE		Sainte-Foix.
BERTRAND		Prilleux.
LE CHEVALIER DE BOISJOLI		Gailhard.
THOMAS		Julien.
HENRIETTE	Mlles	Priola.
DENISE		Nau.
MARION		Girard.
CLAIRE		Guillot.

DEMOISELLES ET DEMOISELLES DE LA COUR, PAYSANS ET PAYSANNES.

BRITISH MUSEUM 20 AP 70

La partition du *Rêve d'Amour* est la propriété de M. Léon Escudier, éditeur, 21, rue de Choiseul.

La mise en scène exacte de cet ouvrage, réglée par M. E. MOCKER, est rédigée et publiée par M. PALIANTI.

Digitized by Google

RÊVE D'AMOUR

ACTE PREMIER

La campagne à l'époque des moissons. A droite l'entrée d'une grande ferme. A gauche, un bonquet d'arbres; l'un deux, plus gros que les autres, est entouré d'un banc en bois. Au fond, la plaine et un sentier en pente conduisant à une colline boisée.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTRAND, *puis* DENISE, MARION, ANDOCHE, THOMAS, *et les Habitants du villages.*

INTRODUCTION.

BERTRAND.

Jeanne !... vite à la cloche ! Allons, sonne la soupe !
C'est l'heure, et la joyeuse troupe
Sur mes pas s'en revient des champs.
(*Une Fille de ferme entre et va sonner.*)
Tenez ! j'entends déjà les rires et les chants !
(*On voit arriver par le fond une longue file dansante de Jeunes Filles se tenant par la main.*)

ANDOCHE, THOMAS, MARION *et* DENISE *sont en tête. Tous les autres Moissonneurs suivent.*

RONDE.

ANDOCHE.

Holà ! les jeunes filles,
Arrêtez-vous !

DENISE *et* MARION, *faisant la révérence.*

Messieurs, que voulez-vous ?

Digitized by Google

ANDOCHE.

Choisir les plus gentilles
Et faire à leurs genoux
Bien des jaloux.
Les cœurs les plus fidèles,
Des maris les modèles,
Sont parmi nous.

MARION, *et les filles.*

Ah! vraiment? parmi vous?

CHŒUR.

Dansons, le soleil dore
La plaine aux gais contours.
Dansons, chantons encore,
C'est le temps des longs jours,
Des moissons, des amours.

MARION, *et* DENISE.

DEUXIÈME COUPLET.

Holà! les jeunes hommes,
Arrêtez-vous!

ANDOCHE, *et* THOMAS.

Filles, que voulez-vous?

MARION.

Au pays d'où nous sommes
Sont les yeux les plus doux,
Pour des époux!
Les plus riants visages,
Les femmes les plus sages,
Sont parmi nous.

ANDOCHE, *et les Garçons.*

Ah! vraiment? parmi vous?

CHŒUR.

Chantons, le soleil dore
La plaine aux gais contours.
Courons, chantons encore
C'est le temps des longs jours,
Des moissons, des amours!

Digitized by Google

(On apporte la soupe. On la sert aux travailleurs. Tableau animé.)

BERTRAND, *au milieu des groupes.*

Votre chanson dit vrai ! Jeunes cœurs, jeunes têtes,
Pour vous c'est le bon temps ! Quand les meules sont faites,
Les garçons font leur cour, les filles font leur choix.

(Prenant Denise par la main.)

Et, comme elles, si tu m'en crois,
Denise, aujourd'hui, tu vas faire.

DENISE.

Qui ! moi ! mais, avant tout, mon père,
Il faudrait que quelqu'un songeât à m'épouser.
Je ne puis pas aller me proposer.

BERTRAND.

C'est vrai ! mais j'ai reçu certaine confidence...

DENISE, *vivement.*

Ah ! de qui donc ?

BERTRAND, *se tournant vers le fond.*

Attends ! Allons, que l'on s'avance.

MARION, *à Denise.*

On va voir ton galant.

(Huit Garçons se sont levés et s'approchent en même temps à la voix de Bertrand.)

Dieu du ciel ! Ils sont huit !

CHOEUR.

Ils sont huit !

ANDOCHE.

C'est un' demand' qui f'ra du bruit.

LES HUIT GARÇONS, *timidement et roulant entre leurs doigts leurs chapeaux et leurs bonnets de laine.*

Mamzell' Denise,
Si vous m' trouvez à votre guise,
Et si dès demain à l'église
Vous consentez à dire : Oui !
Mamzell' Denise,

Digitized by Google

J'en aurai l' cœur tout réjoui,
Et je s'rons fier d'êtr' votr' mari,
Mamzelle Denise!

ENSEMBLE.

CHŒUR, *riant et se moquant.*

Regardez donc! Ah! ah! ah! ah!
Ont-ils l'air nigauds comme ça!
Ah! ah! ah! ah!

DENISE *et* ANDOCHE.

Qui pouvait s'attendre à cela?
Ah! ah! ah! ah!

BERTRAND, *à Denise.*

Celui que ton cœur choisira
Me conviendra.

LES HUIT GARÇONS, *entre eux.*

C'est moi, c'est moi qu'ell' choisira,
Qu'ell' épous'ra.

(*Bertrand engage Denise à répondre.*)

DENISE.

ARIETTE.

Mes bons messieurs, c'est bien d' l'honneur,
Huit prétendants pour un seul cœur!...
Je suis tout' fièr' d'un tel hommage,
Mais quel dommage!
Je ne m'attendais pas
A cette politesse!
Et, pour une jeunesse,
C'est un grand embarras!
D'abord, j'ai mon vieux père,
Que je préfère
Au plus charmant mari,
Ma place est près de lui!...
Il ne s'en plaindra pas, j'espère!
Et puis, enfin,
Vous avez d' quoi plaire,
Je n' prétends pas le contraire,

Digitized by Google

Mais le cœur doit suivre la main.
Et, faut il que je l' dise,
Je sens bien,
Que le mien,
Excusez ma franchise,
Pour vous ne me dit rien !

ENSEMBLE.

CHŒUR, *riant.*

Regardez donc ! Ah ! ah ! ah ! ah !
Ont-ils l'air penauds comme ça !
Ah ! ah ! ah ! ah !

LES HUIT GARÇONS.

Qui pouvait s'attendre à cela?
Un bel ouvrag' que j'ons fait là !

BERTRAND.

Laissez rire les sots, ne perdez pas courage,
Le vent, peut-être, aura tourné demain !
(*A tous.*)
Allez gaiement achever votre ouvrage,
En répétant votre joyeux refrain !

CHŒUR.

Amis, le soleil dore
La plaine aux gais contours.
Dansons, chantons encore,
C'est le temps des longs jours,
Des moissons, des amours.

Les Moissonneurs se dispersent par le fond. Bertrand se rapproche de Denise, qui cause avec Marion.)

SCÈNE II.

DENISE, MARION, BERTRAND, ANDOCHE.

BERTRAND.

Eh bien !... si tu en repousses comme ça huit ou dix, tous les matins, tu auras bientôt refusé tout le village !

Digitized by Google

DENISE.

C'est possible, mon père, mais je ne veux être la femme que d'un homme que j'aimerai.

MARION.

C'est drôle, moi je ne pense pas comme ça. Ma grand'-mère disait souvent qu'en ménage, il y en a toujours un qui aime et l'autre qui se laisse aimer, un qui commande et l'autre qui se laisse mener. Aussi, quand je vois un garçon que je trouve aimable et joli, je me dis tout de suite : Méfie-toi, Marion, c'est pas ton affaire.

ANDOCHE, *tendrement.*

Ça me donne de l'espoir ce que vous dites là, mamzelle Marion.

MARION.

Quand j'en rencontre un qui me paraît spirituel et que j'aurais du penchant à aimer un brin, je m'en en sauve comme du feu, en me disant plus fort : C'est pas ton affaire, Marion, c'est pas ton affaire.

ANDOCHE.

Ça me donne encore plus d'espoir, mamzelle Marion.

MARION.

Enfin, je veux pour mari un gars ni trop beau ni trop spirituel, pour que je me laisse aimer par lui et qu'il se laisse mener par moi.

ANDOCHE.

Alors, je suis tout à fait votre affaire, ô Marion !

DENISE.

Et jusqu'ici tu n'as trouvé personne qui t'ait donné...

MARION.

La peur de l'aimer ? si fait. Il y en a un... et que tu connais bien... Marcel.

DENISE, *avec émotion.*

Lui !

BERTRAND.

Mon neveu ?... Un paresseux qui ne quitte pas de chez le curé ou le maître d'école !

Digitized by Google

ANDOCHE.

Un paresseux qui passe son temps à s'instruire au lieu de travailler !

BERTRAND.

Un bon à rien !

MARION.

Il est peut-être bon à aimer. (*Bas.*) C'est-y ton avis, Denise ?

BERTRAND.

Un fou qui passe sa vie tout seul, à penser on ne sait à quoi.

MARION.

Eh bien ! tel qu'il est, je le trouve si avenant, si aimable, que je me suis mis en tête de le marier le plus tôt possible, afin qu'étant le mari d'une autre, l'idée ne me vienne pas de le prendre pour moi.

DENISE.

C'est très-bien, c'est très-raisonnable ce que tu dis là.

ANDOCHE.

C'est tout bonnement superbe.

MARION, *bas à Denise.*

J'étais sûre que tu m'approuverais... et ton père a beau dire... on sait que dans le fond... il l'aime comme un fils.

BERTRAND, *montrant Marcel qui paraît au fond et qui s'avance lentement, la tête penchée et l'air rêveur.*

Tenez, le v'là qui arrive, quand la besogne est à moitié faite par les autres.

ANDOCHE.

Te presse pas, mon vieux, te presse pas.

BERTRAND.

Si vous croyez qu'il nous voit !... gageons qu'il va venir se planter là comme d'habitude, en face de ce gros arbre, qu'il a coutume de regarder d'un œil langoureux.

MARION.

Laissons-le faire un peu pour voir. (*Marcel passe sans*

Digitized by Google

voir personne et s'arrête à quelques pas de l'arbre. Bertrand et Andoche se cachent sous les arbres pour écouter. Marion et Denise rentrent dans la ferme.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARCEL.

MARCEL.

A l'ombre de nos bois, au soleil de la plaine,
Je cherche en vain l'oubli,
Et je reviens toujours à l'espérance vaine,
Dont mon cœur est rempli.

MÉLODIE.

Quand le ciel est pur, la brise embaumée,
Je reviens vers toi, mon beau chêne vert,
Et sous tes rameaux, mon âme charmée,
Dans le souvenir se plonge et se perd.
On donnerait sa vie,
Quelquefois, pour un jour,
Pour l'extase chérie
D'un rêve d'amour.

II

Quand l'ombre descend, quand le ciel se voile,
Quand sous ton feuillage il fait presque nuit,
Le divin rayon d'une blonde étoile
Brille sur ce banc! J'approche! il s'enfuit!...
(*Avec passion.*)
On donnerait sa vie,
Quelquefois, pour un jour,
Pour une heure chérie
D'un rêve d'amour!

(Il tombe assis sur le banc et reste plongé dans sa rêverie. Les autres personnages reparaissent.)

BERTRAND.

Qu'est-ce que je disais? Et que trouve-t-il donc de si beau à ce grand arbre? Je le ferai abattre, c'est sûr!

Digitized by Google

MARION.

Moi, je vais tâcher de découvrir le secret qu'il nous cache.

ANDOCHE.

Oui, nous allons découvrir ça à nous deux.

BERTRAND.

Soit... que nous connaissions, du moins, la cause de sa folie.

DENISE.

Essaye, ma bonne Marion, mais souviens-toi de ce que disait ta grand'mère. Et plus tu le trouveras avenant, plus il faut te méfier. Elle avait bien raison, ta grand'mère!

MARION, *bas.*

Sois tranquille. C'est dans ton intérêt que je vais agir.

ANDOCHE.

Et j'y veillerai, mamzelle Denise.

(*Denise rentre dans la ferme, Bertrand va rejoindre les travailleurs.*)

SCÈNE IV.

MARION, MARCEL, ANDOCHE.

(*Marion s'approche de Marcel et lui touche l'épaule.*)

MARCEL, *relevant la tête.*

Hein? Que me veut-on ? Ah! c'est vous, mes amis?

MARION.

Oui. c'est nous.

ANDOCHE.

C'est nous, tes amis... D'où donc que tu viens, comme ça ?

MARCEL.

Je le sais à peine... Je marchais tout droit, devant moi, sans savoir où j'allais.

ANDOCHE.

C'est heureux que t'aies pas rencontré un trou.

Digitized by Google

MARION.

Mais pour être comme ça distrait et rêveur, faut que vous ayez quéque chose qui vous tienne joliment à l'âme...

MARCEL, *soupirant.*

Hélas! oui...

MARION.

Voilà un gros soupir qui donnerait à penser...

ANDOCHE.

Avec ça que t'as les yeux battus...

MARION.

La figure pâle... et la main brûlante.

ANDOCHE.

Je sais ce que c'est...

MARCEL.

Toi?...

ANDOCHE, *gravement.*

J'ai passé par là.

MARION.

Toi?...

ANDOCHE.

C'est une grosse coqueluche qu'est en train de te venir.

MARION.

Et moi, je gage qu'il s'agit d'une femme.

MARCEL.

Une femme! non... un ange!... une adorable fée!...

ANDOCHE.

Qu'est-ce qu'il dit? Est-ce un ange ou une fée? Faut le savoir; car enfin, si c'est une fée, c'est une dame; si c'est un ange, c'est un jeune homme.

MARION.

Une femme qui s'est assise là, sous cet arbre, n'est-ce pas?

MARCEL.

Non, elle était endormie.

ANDOCHE *et* MARION.

Endormie!

Digitized by Google

MARCEL.

Il y a bientôt deux ans. C'était à la tombée du jour, je rentrais à la ferme, mes yeux se tournèrent, par hasard, vers cet arbre. — Une femme était là, endormie, sous le feuillage, si merveilleusement belle, que j'en fus ébloui, fasciné. — Je voulus m'éloigner, je ne le pouvais plus. Une force invincible me retenait en contemplation, en extase. La nuit vint peu à peu et, pour ne pas cesser de la voir, peu à peu, je me rapprochai d'elle. Enfin, la nuit devint si obscure que, pour la voir toujours, je m'approchai de nouveau. Mon visage touchait presque le sien, et quand l'obscurité ut complète, quand je voulus m'approcher encore, mes lèvres touchèrent la joue de la jeune fille, qui jeta un cri et s'éveilla. A ce cri, la raison me revint, je m'enfuis, emportant dans mon cœur une image qui y est demeurée gravée, et sur mes lèvres un feu que rien ne peut éteindre.

ANDOCHE.

La petite avait la fièvre, tu l'auras attrapée.

MARION.

Et, depuis?

MARCEL.

Depuis... je suis revenu, chaque jour, à la même place, mais sans jamais la revoir, en sorte que je me demande, aujourd'hui, si ce n'est pas un rêve que j'ai fait.

MARION.

Oui, c'est un rêve.

ANDOCHE.

J'en fais comme ça d'heure en heure.

MARION.

C'est un rêve qu'il faut oublier, parce qu'il vous rend malheureux, vous et ceux qui vous entourent, parce qu'il vous fait négliger le bonheur que vous avez sous la main.

MARCEL.

Que veux-tu dire?

MARION.

Qu'il y a quelqu'un qui vous aime.

Digitized by Google

MARCEL.

Moi... je serais aimé?

MARION.

Il le demande!

ANDOCHE, *ému.*

Oui, tu es aimé!... Tu l'es de moi, d'abord.

MARION, *soupirant.*

Et... d'une autre... car vous avez tout ce qu'il faut pour ça.

ANDOCHE.

Marion...

MARION.

Jeune, gentil, aimable, spirituel...

ANDOCHE, *bas.*

Eh! pas de bêtise, Marion!

MARCEL.

Comment a-t-on pu songer à un pauvre rêveur comme moi?

MARION, *s'animant.*

Est-ce que vous croyez que ça ne touche pas le cœur?... que ça ne l'émeut pas? de vous voir comme ça triste et malheureux, vous, Marcel, qui êtes si...

ANDOCHE.

Marion!

MARION, *avec feu.*

Mais il n'y en a pas deux dans le village qui puissent vous être comparés, et je sens bien que...

ANDOCHE, *la tirant par sa jupe.*

Marion! Marion! Marion!

MARION, *se calmant.*

Je suis sûre qu'elle vous adore.

MARCEL.

Mais de qui parles-tu? Quelle est cette jeune fille qui pense à moi?

MARION.

Eh bien! c'est... C'est Denise, là!

ANDOCHE.

Ouf!... (*A Marcel.*) C'est Denise! là...

Digitized by Google

MARCEL.

Elle! ma cousine!

ANDOCHE.

Oui... oui, ta cousine...

MARION.

Un bon petit cœur et qui sera une bonne femme.

ANDOCHE.

Une bonne mère de famille. Qu'est-ce qu'il lui manque pour ça? un mari, et des enfants, v'là tout.

MARCEL.

Denise... Elle songeait à moi?

MARION.

Elle vous aime, que je vous dis.

ANDOCHE.

Elle t'adore... que je vous dis.

MARION.

Ce mariage ferait son bonheur... celui de son père qui vous a élevé.

ANDOCHE.

Et le mien par-dessus le marché.

MARCEL.

Mais moi, je n'ai pas d'amour pour Denise.

MARION.

Bah! Est-ce qu'on aime toujours qui l'on épouse?

ANDOCHE.

Mais non, c'est même très-rare.

MARION.

Tenez, moi, par exemple, je finirai peut-être par épouser Andoche.

ANDOCHE.

Elle finira peut-être par m'épouser.

MARION.

Eh bien? Est-ce que j'ai de l'amour pour lui?

ANDOCHE.

Pas le moindre amour, elle ne peut pas me souffrir. Ça n'empêche pas de s'adorer... plus tard.

Digitized by Google

MARCEL.

Je ne pourrais offrir à Denise qu'un cœur rempli de l'image d'une autre.

ANDOCHE.

C'est l'affaire de ta femme de l'en mettre à la porte.

MARION.

Et quand vous la retrouveriez, cette belle dame, pourriez-vous jamais être son mari ?

MARCEL.

Hélas ! non !...

MARION.

Eh bien ! vous ne devez pas alors vivre éternellement en songe-creux, comme vous le faites.

ANDOCHE.

Tu dois pas laisser une jeunesse se consumer d'idolâtrie pour toi.

MARION.

Et condamner au chagrin votre oncle, qui vous a servi de père.

MARCEL.

Tu as raison... je suis coupable, Marion.

MARION.

Il faut réparer le passé... et pour ça demander sans tarder la main de Denise.

MARCEL.

Sa main... oui... plus tard.

MARION.

Tout de suite... Tenez la v'là. (*A part.*) Je gage qu'elle nous écoutait.

SCÈNE V

LES MÊMES, DENISE, BERTRAND, *puis* THOMAS, JACQUOTTE, ET LES GENS DE LA FERME.

MARCEL, *à Denise et lui prenant la main.*

QUINTETTE.

Aimé par toi ? chère Denise !...
Est-ce donc vrai ?

Digitized by Google

MARION.

Ces deux beaux yeux baissés
Et leur douce franchise
Vous le disent assez?

CANTABILE.

DENISE.

Lorsque j'étais petite
Et que tu me donnais la main,
Mon cœur déjà battait si vite
Que je m'arrêtais en chemin!
Que se passait-il en moi-même?
T'aimais-je alors? je n'en sais rien...
Mais aujourd'hui, je le sens bien,
Marcel, Marcel, je t'aime!

DEUXIÈME COUPLET.

MARCEL.

Te voilà grande et belle,
Qui ne serait fier d'être à toi,
De posséder ce cœur fidèle
Et cette âme qui s'offre à moi!
Pour mon bonheur, oui, Dieu lui-même
T'avait créé, trésor charmant!

(*A part.*)

Ah! que ne puis-je en ce moment
Lui dire aussi : Je t'aime!

ENSEMBLE.

MARCEL, *à part et très-ému.*

Aveu charmant!
Ah! quand elle me dit : Je taime!
Puis-je briser, ô peine extrême,
Le cœur de cette pauvre enfant?

BERTRAND, MARION, ANDOCHE.

Aveu charmant!
C'est toi, Marcel, c'est toi qu'elle aime,
Et c'est la voix du cœur lui-même
Qui te le dit en ce moment.

Digitized by Google

MARION, *à Marcel.*

Eh bien!... me crois-tu, maintenant?...

MARCEL

Ah! oui!...

BERTRAND.

Mais cet aveu qu'ici même, à l'instant,
A nos amis il vient de faire...

DENISE, *vivement.*

Mon père!
D'une rivale imaginaire
Je n'ai pas peur.

MARION.

Elle a raison...

MARCEL.

C'était un rêve, une folie.
Je suis sage à présent, Denise, et je l'oublie
Pour ne songer qu'à ton bonheur!

BERTRAND.

Eh bien! courez tout d'une traite
Chez le curé, chez le tabellion.
Dès ce soir le contrat, demain, la noce faite!

MARION.

Il se marie! Andoche...

ANDOCHE.

Mamzell' Marion.

MARION.

Voici ma main.

ANDOCHE, *sautant de joie.*

Je me marie!
Thomas!... pour épouser ta Jacquotte chérie,
Il te manquait...

THOMAS.

Trente écus net!

ANDOCHE.

Je te les donne!...

THOMAS.

Et j'me marie.
Holà! Bastien!... Joseph!...

BERTRAND.

Pardieu, tout le village!

Digitized by Google

Dès qu'on parl' mariage,
V'là tous les garçons...

MARION.

Qui saut'nt comm' les moutons!

RONDE.

Ce qu'on voit faire on veut le faire,
Bêtes et gens c'est tout un!
Et, souvent, c'est tout l' contraire
Que voudrait le sens commun.
Mais not' tête
Est ainsi faite.
N'allez pas par là!
On a beau le dir', tout le monde y va!
Et jusqu'à l'heure dernière
Il en sera comme aujourd'hui.
Quand un mouton saut' dans la rivière,
Tous les moutons sautent après lui.

TOUS, *très-gaiement.*

Tous les moutons sautent, sautent, sautent,
Sautent après lui!

MARION.

II

Pierre aime la guerre et la gloire...
Jean va s' fair' casser un bras!
On boit parc' que l'on voit boire.
Je mari', tu t' mari'ras!
Car not' tête
Est ainsi faite.
N'allez pas par là!
On a beau le dir', tout le monde y va...
Et jusqu'à l'heure dernière
Il en s'ra comme aujourd'hui
Quand un mouton saut' dans la rivière.

TOUS.

Tous les moutons sautent, sautent, sautent!
Sautent après lui.

(*Andoche et Marion, Bertrand Jacquotte et les autres sortent par le fond en se donnant le bras et en dansant.*)

BERTRAND, *s'adressant à eux.*

Allez, mes enfants, et ramenez le tabellion avec vous.

Digitized by Google

(*Revenant en scène et regardant Marcel qui rentre dans la ferme avec Denise.*) Allons, j'avais autrefois deux enfants!... Et puisque le sort a voulu qu'on m'en prît un, ce mariage-là va me rendre mon compte. (*On entend le bruit des cloches au loin.*) Ah! la messe vient de finir au château. Il paraît que bien des gens de la cour y sont arrivés d'hier pour la fête des moissons et les belles demoiselles vont courir comme des chevrettes dans les prairies. (*Il rentre dans la ferme. Henriette et Boisfleuri paraissent au fond, sortant du bois et s'arrêtent un instant pour admirer la vue.*)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, BOISFLEURI, *ensuite* CLAIRE *et les Demoiselles de la cour.*

DUETTO.

HENRIETTE ET BOISLFEURI.

Qu'ils sont charmants
Les courts instants
Où l'on échappe à l'étiquette!
Ombre discrète,
Vallons, forêts,
De vos trésors, dites-nous les secrets.
Ecoutez ces douces voix
Qui chantent à la fois.

BOISLFEURI.

C'est la voix de la source
Dans sa course
Baignant le pied des verts roseaux.

HENRIETTE.

Le chant de la fauvette
La coquette
Chante en se mirant dans les eaux.

ENSEMBLE.

Ecoutez ces doux concerts
Murmurant dans les airs.

BOISLFEURI.

Du zéphyr dans la plaine
C'est l'amoureuse haleine.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Son chant mystérieux
Semble une voix des cieux.

BOISFLEURI.

Elle nous dit que la jeunesse,
Age heureux, dure peu d'instants.

HENRIETTE.

Que l'hiver est plein de tristesse,
Que le sourire est au printemps.

BOISFLEURI.

Elle nous dit bien d'autres choses,

HENRIETTE.

Que la brise emporte en son vol,

BOISFLEURI.

Tout ce qu'avril enseigne aux roses.

HENRIETTE.

Tout ce que dit le rossignol.

ENSEMBLE.

Qu'ils sont charmants
Les courts instants
Où l'on échappe à l'étiquette.
Ombre discrète,
Vallons, forêts,
De vos trésors dites-nous les secrets !

(*Pendant la reprise de l'ensemble les compagnes d'Henriette se sont approchées.*)

BOISFLEURI.

Mesdemoiselles, puisque vous avez bien voulu me permettre de vous accompagner dans cette petite excursion champêtre, je vais m'occuper de la collation, et faire préparer, dans cette ferme, du lait et des fraises.

HENRIETTE.

Oui, allez, allez chevalier.

BOISFLEURI.

J'y cours, j'y vole à l'instant !

Digitized by Google

SCÈNE VI.

HENRIETTE, CLAIRE *et les* DEMOISELLES.

CLAIRE.

Nous avons fait une charmante promenade, n'est-ce pas, mesdemoiselles?

TOUTES.

Charmante!

HENRIETTE, *apercevant l'arbre et le banc.*

Ah!

CLAIRE.

Maintenant, Henriette... Eh bien! qu'a-t-elle donc? on dirait qu'il ne m'entend pas... Henriette.

TOUTES.

Henriette!...

HENRIETTE, *sortant de sa rêverie.*

Ah!

CLAIRE.

Qui peut donc t'occuper à ce point?

HENRIETTE.

Un souvenir.

TOUTES.

Un souvenir?

CLAIRE.

Une mystérieuse aventure.

TOUTES.

Une aventure!...

HENRIETTE.

Qui m'est arrivée là, à cette place, il y a deux ans.

CLAIRE.

Conte-nous donc cela.

HENRIETTE.

Le duc de Penthièvre avait, comme aujourd'hui, invité la cour. J'étais venue, ainsi que vous, en qualité de demoiselle d'honneur de la princesse. Entraînée par le plaisir d'une promenade à travers champs, je m'étais arrêtée près

Digitized by Google

de cette ferme : pour me reposer, je m'étais assise sous cet arbre, et vaincue par la chaleur, je m'étais endormie.

TOUTES.

Endormie!

HENRIETTE.

Combien de temps dura ce sommeil? Je l'ignore. Mais lorsque je rouvris les yeux, il faisait tout à fait nuit, et ce qui m'avait éveillée, c'était...

TOUTES.

C'était?

HENRIETTE.

Un baiser!

TOUTES.

Un baiser!

HENRIETTE.

AIR.

Hélas! oui, je l'avoue,
Un baiser sur la joue
Me réveilla subitement!
La nuit était fort sombre
Et je ne vis qu'une ombre
Qui s'éloignait rapidement!

LES AMIES.

C'est vraiment
Effrayant!

HENRIETTE.

Ah! croyez-moi, chères amies,
Quand vient le soir, dans les prairies,
Rêvez à vos coquetteries,
A vos chiffons, à vos bouquets,
Mais, sur un banc de gazon frais,
Ah! ne vous endormez jamais!
Vous voyez à quoi l'on s'expose.
Eh bien! encore autre chose...
Voilà
Que depuis ce soir-là
Je me sens toute rêveuse,

Digitized by Google

Quand je songe à ce baiser
Qu'une bouche audacieuse
Sur ma joue osa poser.
Chaque fois qu'un homme passe
En souriant près de moi,
Son sourire m'embarrasse,
Et vous devinez pourquoi.
Je me trouble, je deviens rouge,
Je ne parle ni ne bouge,
Et, tremblante, je me dis :
Si c'était lui !
Est-il jeune, est-il aimable
Et de tournure agréable ?
Entre nous j'en fais l'aveu,
Cela me rassure un peu
Et pensive je me dis :
Si c'était lui !
Mais, hélas! si son visage
Porte les traces de l'âge,
S'il est laid, s'il est vieux,
Vite! je ferme les yeux,
Avec effroi je me dis :
Si c'était lui !
Mon Dieu, mon Dieu, si c'était lui !
Croyez-moi donc, chères amies,
Quand vient le soir, dans les prairies,
Rêvez à vos coquetteries,
A vos chiffons, à vos bouquets,
Mais, sur un banc de gazon frais,
Ah! ne vous endormez jamais!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, BOISFLEURI.

BOISFLEURI.

Tout s'apprête pour votre collation, mesdemoiselles, et j'espère que l'adorable Henriette daignera se montrer satisfaite de mes soins...

Digitized by Google

HENRIETTE.

Et pourquoi, monsieur le chevalier? est-ce moi, plutôt que ces demoiselles, que vous tenez à satisfaire?...

BOISFLEURI.

Faut-il le dire?

HENRIETTE.

Sans doute...

BOISFLEURI.

Parce que de tendres et mystérieux liens m'attachent à vous...

HENRIETTE, *étonnée.*

A moi!

CLAIRE, *bas.*

De mystérieux liens!... dis donc... si c'était lui!...

HENRIETTE.

Oh! non... non...

BOISFLEURI, *à part.*

Que se disent-elles donc?

HENRIETTE, *inquiète.*

Chevalier... Est-ce que vous êtes déjà venu dans ce pays?

BOISFLEURI.

Oui... j'y suis venu une fois.

HENRIETTE, *à part.*

Ah! mon Dieu! (*Haut.*) Il y a longtemps?

BOISFLEURI.

Il y a vingt-sept ans.

HENRIETTE, *rassurée.*

Vingt-sept ans!...

BOISFLEURI.

Ma nourrice m'y avait apporté.

HENRIETTE.

Et depuis!

BOISFLEURI.

Jamais je n'y suis revenu.

Digitized by Google

HENRIETTE, *à part.*

Je respire! (*Haut.*) Mais de quel lien, de quel mystère parliez-vous?

BOISFLEURI.

D'abord je suis un peu votre parent : petit cousin...

HENRIETTE, *souriant.*

Tout petit cousin... par alliance...

BOISFLEURI.

De plus c'était le vœu du marquis, votre noble père, que nous fussions unis.

HENRIETTE.

Mon père ne m'a jamais imposé sa volonté. Il voulait que je fusse libre de faire un choix, sachant bien qu'une fille comme moi ne dérogerait pas, et, s'il faut vous parler en toute sincérité, chevalier, j'estime que les Boisfleuri sont de trop petite noblesse pour songer sérieusement à s'allier aux Laroche-Villers.

BOISFLEURI.

L'arrêt n'est pas irrévocable, je l'espère; j'ai d'ailleurs, entre les mains, un moyen infaillible de vous faire revenir sur cette cruelle résolution.

HENRIETTE.

Infaillible!... j'en doute, monsieur le chevalier, mais l'heure passe... on finirait par s'étonner de notre absence.

CLAIRE.

Et les fraises nous attendent. (*Un bruit d'instrument champêtre se fait entendre. Bertrand sort de la ferme.*)

SCÈNE IX

LES MÊMES, BERTRAND, *puis successivement* ANDOCHE *et* MARION, THOMAS *et* JACOTTE, DENISE, MARCEL, *et tout le village.*

BERTRAND.

Tout est prêt.

HENRIETTE, *s'arrêtant et écoutant.*

Qu'est-ce donc? Qu'y a-t-il?

Digitized by Google

BERTRAND.

Trois mariages pour demain, et voilà nos amoureux qui se rassemblent pour signer les contrats.

HENRIETTE.

Trois mariages ! Quelle bonne fortune !

(*Les Paysans arrivent peu à peu de tous les côtés.*)

HENRIETTE, *sur la musique.*

Et nous qui cherchions quelque chose d'imprévu pour égayer le château ! (*A Bertrand, récitatif :*)

Vite, présentez-moi vos fiancés, brave homme.

CHŒUR.

Pour eux quel honneur !

BERTRAND, *à Andoche et Marion.*

Approchez

Et saluez.

(*Bas et parlé.*) Saluez, donc, imbéciles !

(*Haut.*) Andoche et Marion.

ANDOCHE *et* MARION.

C'est ainsi qu'on nous nomme.

BOISFLEURI.

Bonnes têtes vraiment.

HENRIETTE.

Aux autres maintenant.

ANDOCHE, *parlé à Thomas et Jacotte.*

Saluez donc, imbéciles !

BERTRAND.

Jacotte et Thomas.

THOMAS *et* JACOTTE.

C'est ainsi qu'on nous nomme.

BOIFLEURI, *à part, parlé.*

Le refrain va faire la ronde.

Denise entre avec deux Jeunes Filles qui achèvent de la parer.)

BERTRAND, *l'amenant devant Henriette.*

Et puis voici ma fille.

Digitized by Google

HENRIETTE, *avec bonté et lui prenant la main.*

Vous vous nommez ?

DENISE.

Denise.

HENRIETTE.

Elle est vraiment gentille.

(*Marcel entre avec quelques amis.*)

BERTRAND, *le montrant.*

Et voici son cousin, son fiancé, Marcel.

HENRIETTE, *le regardant.*

Il n'est pas mal !

MARCEL, *s'avançant pour saluer et la reconnaissant.*

Ciel !

(*Il s'écarte vivement et reste les yeux fixés sur Henriette.*)

HENRIETTE.

A demain donc, mes bon amis,
Dans le parc du château vous serez tous admis,
Et, partageant votre allégresse,
Notre aimable et belle princesse
Nous permettra de danser avec vous !
(*A Denise.*) Je me charge de ta toilette.

CHŒUR.

Ah ! quel honneur ! ah ! quelle fête !...
Des seigneurs danser avec nous !

HENRIETTE, *à Boisfleuri.*

Il se fait tard, partons !

BOISFLEURI.

Et mes fruits ! mon laitage ?

HENRIETTE, *lui prenant le bras.*

Ils auront tort.

BOISFLEURI.

C'est grand dommage !

Digitized by Google

ENSEMBLE.

HENRIETTE *et les* DEMOISELLES.

Ne manquez pas au rendez-vous.

CHŒUR.

A demain, nous y serons tous.

Tout le village accompagne Henriette, ses amies et Boisfleuri. Henriette s'arrête un moment au fond. Elle prend une bague à son doigt et la donne à Denise, puis elle l'embrasse et se met en route. Pendant ce jeu de scène Marcel reste seul sur le devant.)

MARCEL.

CAVATINE.

Ah! c'est elle! c'est elle!
Je la revois
Encore plus belle,
Plus belle qu'autrefois!
Oui, j'ignorais le charme et la tendresse
D'un seul regard échappé de ses yeux.
Je l'ignorais, cette voix qui caresse
Comme un écho, comme un soupir des cieux.
Je n'avais pas rêvé! non, non!
J'avais bien ma raison.
C'est elle! c'est elle!
Je la revois
Encor plus belle,
Plus belle qu'autrefois!
Si c'est de la folie,
Je le sens en ce jour,
Cette chère folie
Qui, tout à coup, s'empare de ma vie
C'est l'amour!

SCÈNE X

LES MÊMES, *moins* HENRIETTE *et* BOISFLEURI

(*Tout le village revient amenant le Tabellion.*)

Digitized by Google

FINAL.

CHŒUR.

Venez!... arrivez donc vite,
Monsieur le Tabellion,
De nos tendrons le petit cœur palpite,
De leurs amants ayez compassion!
Tra la la la la,
Comme on chantera
A ces noces-là!

ANDOCHE, *apportant la table.*

Prenez place à cette table.

MARION.

Voyez si la plume va bien.

ANDOCHE.

Si la dot est convenable.

MARION.

Au contrat s'il ne manque rien.

CHŒUR.

Tra la la la la, etc.

LE TABELLION, *qui a mis ses lunettes, prenant les contrats.*

Silence!
Je commence!

TOUS, *les uns aux autres.*

Taisez-vous donc. Taisez-vous donc.
Je ne dis rien, mais si, mais non.

LE TABELLION.

Le sieur Marcel et la fille Denise.

BERTRAND, *conduisant sa fille.*

Denise Bertrand,
Viens, mon enfant.

ANDOCHE, *allant chercher Marcel.*

Marcel! Marcel! mais c'est à toi. On t'attend... on t'appelle. (*Il le fait lever.*)

MARION, *le poussant.*

Il devient sourd, je crois.

Digitized by Google

MARCEL, *rappelant ses idées.*

Eh bien! que voulez-vous de moi?

MARION.

Il faut qu'on le lui dise.

HENRIETTE.

Faut-il aussi qu'on te conduise
La main, pour signer le contrat?

MARCEL, *revenant à lui.*

Le contrat!

DENISE.

Celui qui fait le bonheur de ma vie,
Celui qui pour toujours l'un à l'autre nous lie.

MARCEL, *jetant la plume sur la table.*

Non, non! jamais.

DENISE.

Ah! grand Dieu!

TOUS.

Quel éclat!

MARCEL.

Pardonne-moi, Denise,
Au nom du ciel, pardonne-moi!...
Je ferais ton malheur, je ne puis être à toi.

BERTRAND, *serrant Denise dans ses bras.*

Ma pauvre enfant!

CHŒUR.

Trahir ainsi la foi promise!
Ah! c'est mal à toi.

MARCEL, *à Denise.*

Je ne tromperai pas ton âme confiante.
Que mon nom à jamais de ton cœur soit chassé!
Car ma folie, hélas! dans le mien est vivante,
Et mon rêve d'amour n'en est pas effacé.

ENSEMBLE.

Moi qui dans sa tendresse étais si confiante,
Je sens par un seul mot mon pauvre cœur glacé.

Digitized by Google

Ah! dans le sien, hélas! la folie est vivante
Et son rêve d'amour n'en est pas effacé!

MARION, ANDOCHE, BERTRAND, LE CHŒUR.

Malheureuse Denise! elle, si confiante!
Elle voit, d'un seul mot, son pauvre cœur glacé.
Dans celui de Marcel la folie est vivante
Et son rêve d'amour n'en est pas effacé!

(*Denise pleure dans les bras de son père, qui cherche vainement à la consoler. Marcel s'élance au fond et disparaît.*)

Le rideau baisse.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Le parc du château.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, CLAIRE, BOISFLEURI, DEMOISELLES *et* SEIGNEURS, *formant différents groupes. Les uns causent, les autres lisent, jouent aux cartes, aux volants, à l'escarpolette. Henriette et Claire, assises à l'avant-scène, parcourent un album de gravures.*

BOISFLEURI, *les seigneurs.*

Quels tableaux ravissants!
De ces jeux innocents
Que la vue a de charmes!
Dans ces lieux enchantés
A ces jeunes beautés
Qui ne rendrait les armes!

HENRIETTE.

Mon cher chevalier,
Vous aurez beau dire,
Tous ces jeux ne sauraient suffire
A nous désennuyer.

CLAIRE.

Il faudrait un peu varier.

HENRIETTE.

Contez-nous quelque chose
Soit en vers, soit en prose.

CLAIRE.

Et ne vous faites pas prier.

BOISFLEURI.

Voulez-vous une villanelle
Qui n'a pas plus de deux cents ans?

HENRIETTE.

Et que vous donnez pour nouvelle,

Digitized by Google

BOISFLEURI.

Musique et paroles du temps.

CHŒUR.

Voyons la villanelle.

BOISFLEURI.

La scène est dans un bois...

HENRIETTE.

Commencez s'il vous plaît.

BOISFLEURI.

Parmi les tourtereaux...

HENRIETTTE.

Fort bien ! Premier couplet !

BOISFLEURI.

VILLANELLE.

J'ai perdu ma tourterelle,
Celle qui reçut ma foi.
Que deviendrai-je sans elle?
Que fera-t-elle sans moi?
J'ai perdu ma tourterelle,
Toujours plaindre je me doi !
En ne voyant plus la belle,
Plus rien de beau je ne voi.
Mort que tant de fois j'appelle,
Prends ce qui se donne à toi !
J'ai perdu ma tourterelle.
Douce me sera ta loi !
Mais non ! la voilà, c'est elle !
Adieu plainte ! vain effroi !
J'ai revu ma tourterelle,
Mort, va-t'en et laisse-moi,
Laisse-moi vivre pour elle !

CHŒUR.

Ah ! le bon temps ! ah ! les douces amours !
Avis aux amants de nos jours !

Digitized by Google

HENRIETTE.

Mais, à propos d'amours,
Et nos trois noces villageoises ?

CLAIRE.

Elles viendraient bien à propos.

BOISFLEURI.

De tous ces gros patauds,
De leurs danses grivoises,
Nous ferions assurément,
Un bon divertissement.

HENRIETTE.

Mesdames !... une idée !
En attendant la bordée
De nos noces en retard,
Jouons a Colin-Maillard.

CHŒUR.

Vite un bandeau,
Vite un chapeau,
Et l'on verra
Qui le sera !

(On se réunit autour d'Henriette pour tirer au sort.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARCEL, *paraissant à gauche, derrière un massif de lilas.*

MARCEL, *à part.*

Sous l'ombre des bosquets, en tremblant je m'avance,
Entraîné, malgré moi, par un ardent désir,
La voir encor !... un instant !.... et m'enfuir !
(Il avance la tête et aperçoit Henriette.)
Ciel !

HENRIETTE, *qui tirait les gages.*

Un ruban !... C'est Claire qui commence !

CHŒUR.

Allons vite,
Apprêtez-vous !

Digitized by Google

Ensuite,
Gare à nous!

(*Scène du Colin-Maillard réglée sur les couplets suivants. Marcel se tient caché derrière le massif et reparaît de temps en temps.*)

HENRIETTE, *pendant qu'on attache le bandeau sur les yeux de Claire.*

1er COUPLET.

Sur une jeune tête
Ce bandeau fait
Le plus charmant effet;
Mais il faut être honnête,
Surtout au jeu.
Serrez encore un peu!
Combien de doigts?

CLAIRE, *répondant.*

Trois!

CHŒUR.

Fort bien. (*Bis.*)
La belle n'y voit rien!

HENRIETTE, *regardant Claire qui marche les bras en avant.*

A petits pas elle s'avance,
La main tendue... un vrai bijou...
On approche, on se sauve en silence...

CHŒUR.

Casse-cou!...

(*Claire se retourne vivement et saisit la main d'Henriette. On s'arrête, on attend.*)

CLAIRE, *parlé, d'un ton chagrin.*

Oh! c'est une main de femme!

BOISFLEURI, *à ses amis.*

Elle attendait mieux.

CLAIRE, *vivement.*

Henriette!...

Digitized by Google

HENRIETTE.

Je suis prise !

CHŒUR, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah ! quel jeu charmant
Qu'il est amusant !
A Colin-Maillard
Tout n'est que hasard,
Et l'on dit pourtant,
Que dans ce hasard,
L'amour, bien souvent,
L'amour a sa part !

HENRIETTE, *pendant qu'on lui met à son tour le bandeau.*

Voyons si vraiment
L'amour a sa part !

(Elle chante le second couplet en marchant à tâtons. Un instant elle passe si près du bosquet que Marcel retire vivement la tête pour ne pas être touché.)

2e COUPLET.

L'amant timide et tendre
Qui de son cœur
Ne peut calmer l'ardeur,
Si l'on vient à le prendre,
Est deviné,
Bien vite est pardonné !

CLAIRE.

Combien de doigts ?

HENRIETTE.

Cinq !

(Elle continue sa marche.)

Le prisonnier que je vais faire,
Qu'il soit jeune, vieux, sage ou fou,
Je le devinerai, j'espère...
(Elle marche vers une statue.)

Digitized by Google

CHŒUR.

Casse-cou.

(*Henriette se retourne et saisit la main de Marcel, qui, à la vue du danger, s'est élancé pour l'arrêter. Surprise générale. On se montre en souriant Marcel qui reste tout interdit.*)

HENRIETTE, *parlé.*

Ah! c'est une main d'homme.

BOISFLEURI, *à part.*

Elle ne devinera pas le nom de celui-là.

CLAIRE.

Qui est-ce?

HENRIETTE.

Je ne chercherai pas longtemps quelle main peut trembler si fort en touchant la mienne!... C'est le chevalier. (*Tout le monde rit.*)

CLAIRE.

Ce n'est pas le chevalier.

HENRIETTE.

Quel autre serait ému, agité à ce point?... C'est le chevalier, vous dis-je!... (*Elle ôte le mouchoir.*) Un paysan!...

CHŒUR, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah! quel jeu charmant,
Qu'il est amusant!
A Colin-Maillard
Tout n'est que hasard.

(*Henriette, très-contrariée, impose silence à tout le monde.*)

BOISFLEURI, *forçant Marcel à lever la tête.*

Eh! mais, Dieu me pardonne, c'est un de nos trois mariés de ce matin.

HENRIETTE.

Comment étiez-vous là? Parlez, mais parlez donc.

Digitized by Google

MARCEL.

ROMANCE.

Sous ces bosquets,
Me cachant, je vous suivais,
Comme l'on suit,
Dans l'azur, l'astre qui luit.
Un instant j'ai senti comme un souffle céleste,
Qui sur mon front brûlant
Passait et me laissait tremblant.

HÉLÈNE.

Un paysan!... ah! quelle audace!

MARCEL.

Oh! oui, madame!... oui, j'eus bien tort!
Mais votre cœur me fera grâce!
Il est si bon!... Et le mien bat si fort!

CHŒUR.

Pauvre garçon!... Il faut lui faire grâce!

MARCEL.

2e COUPLET.

A vos beaux yeux,
Ce bandeau cachait les cieux,
Vous avanciez
Souriante et vous chantiez.
Ce marbreva heurter votre tête charmante...
Je m'élance!... et soudain
Je sens ma main trembler dans votre main!

HÉLÈNE.

Un paysan!... ah! quelle audace!

MARCEL.

Oh! oui, madame, oui, j'eus bien tort!
Mais votre cœur me fera grâce,
Il est si bon!... et le mien bat si fort!

CHŒUR.

Pauvre garçon!... Il faut lui faire grâce!
Votre cœur est si bon, et le sien bat si fort!

Digitized by Google

HENRIETTE, *à part.*

Mais d'où venait cette profonde émotion...

SCÈNE III

LES MÊMES, ANDOCHE, MARION.

BOISFLEURI.

Ah! voici l'un des trois couples, et nous allons savoir par ceux-là. Allons, parlez, que se passe-t-il?

ANDOCHE.

Il se passe, mon beau seigneur, que les trois noces sont à vau-l'eau...

TOUS.

Ah!...

ANDOCHE.

C'est la désolation de la désolation! Voilà Marion qui a le cœur bien malade de ne pas m'épouser.

MARION.

Moi!...

ANDOCHE.

Vous avez le cœur malade, Marion, ne vous en défendez pas... et quant au grand Thomas, il attend, pour se jeter dans la mare, qu'il y ait assez d'eau pour s'y nayer.

HENRIETTE.

Et Denise?

MARION.

Denise est bien malheureuse à l'heure qu'il est!...

ANDOCHE, *tirant une grosse montre.*

Ah! oui, bien malheureuse à l'heure qu'il est. Midi et quart.

HENRIETTE.

Pauvre petite, qui donc s'oppose au mariage?

MARCEL.

Moi, madame!

HENRIETTE.

Vous?... et pourquoi?

Digitized by Google

MARCEL.

Parce que... parce que je ne l'aime pas et que nous serions malheureux l'un et l'autre.

ANDOCHE, *bas à Marcel.*

Eh bien! va-t'en dire ça à ton oncle, à son bonhomme de père, qui te cherche partout pour te tuer un brin.

MARCEL.

Mon oncle!... je le verrai, je lui parlerai, et rien ne fera changer ma résolution; rien! (*Il sort.*)

CLAIRE.

Et nous qui comptions sur ces trois noces pour nous divertir.

ANDOCHE.

Hélas! il faut renoncer à ces divertissoires, ma belle demoiselle.

BOISFLEURI.

Il y a aujourd'hui grande chasse chez monsieur le duc, mesdemoiselles, retournons au château, nous suivrons la chasse.

TOUTES.

Oui, oui... (*On se dirige vers le fond; Boisfleuri offre la main à Henriette.*)

HENRIETTE.

Partez sans moi, je vous rejoindrai... (*A Marion et à Andoche.*) Restez, je veux vous parler. (*Tout le monde sort, excepté Henriette, Marion et Andoche.*)

SCÈNE IV.

ANDOCHE, MARION, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Je m'intéresse à la pauvre Denise. Pourquoi donc ce garçon refuse-t-il maintenant de l'épouser?

MARION.

C'est sa folie qui s'est réveillée.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Sa folie?

ANDOCHE.

C'est-à-dire son ensorcellement.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que cela signifie?

MARION.

Ça signifie qu'il est amoureux.

HENRIETTE.

Amoureux!

ANDOCHE.

Mais non, mais non, ensorcelé que je vous dis. Quand un bon gars est amoureux... (*bas*) comme je le suis, Marion, (*haut*) ça lui donne de la joie au cœur et du cœur à l'ouvrage, ça le rend spirituel et futé, comme moi, tandis que lui, depuis que ça le tient, il en a perdu le boire, le manger et le dormir.

HENRIETTE.

Et qui donc aime-t-il ainsi?

ANDOCHE.

Une vieille vilaine sorcière.

MARION.

Une belle jeune fille, au contraire.

ANDOCHE.

Elle était jeune et belle, parce qu'elle s'était déguisée, la sorcière! Et, d'ailleurs, elle était belle à son idée, à lui, mais pas à la mienne, car il paraît qu'au lieu de bons gros pieds, elle en avait de pas plus grands que ça... au lieu d'une taille solide et carrée, la malheureuse en avait une qu'on tiendrait dans les dix doigts, et, par dessus le marché, des yeux deux fois trop grands, une bouche trois fois trop petite, une peau quatre fois trop blanche! un vrai laideron, quoi!

HENRIETTE.

Mais cette femme, où l'a-t-il connue?

MARION.

Il l'a rencontrée un soir à la ferme.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Un soir !... à la ferme ?

MARION.

Et depuis ce temps-là, il ne pense qu'à elle, il l'attend, il l'espère, il l'appelle.

ANDOCHE.

Mais elle ne vient pas.

HENRIETTE.

Et lui a-t-il parlé ?

MARION.

Non !... elle était endormie.

HENRIETTE, *vivement.*

Endormie !...

ANDOCHE.

Oui, endormie sous un arbre, et il faut bien qu'elle l'ait ensorcelé, puisqu'il nous a dit que plus il s'éloignait d'elle, plus il s'en trouvait près, si bien qu'en s'en éloignant tout à fait, sa bouche s'est trouvée sur la joue de la vieille .. et qu'il l'a embrassée.

HENRIETTE, *à part.*

C'était lui... lui qui a osé, c'est donc pour ça qu'il était si ému ! C'est donc pour cela que tout à l'heure, sa main tremblait si fort !... Oh !... un paysan ! (*Haut.*) Je veux parler à ce Marcel, je me charge de lui faire entendre raison.

ANDOCHE, *avec émotion.*

Oh ! oui, parlez-lui, mademoiselle, mon mariage dépend du sien, et mon mariage, voyez-vous, c'est le bonheur de Marion.

MARION.

Mon bonheur !

HENRIETTE.

C'est bien... allez, mes amis, envoyez-moi ce garçon.

MARION *et* ANDOCHE.

Tout de suite, mademoiselle. (*Ils sortent en saluant Boisfleuri qui entre.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

HENRIETTE, BOISFLEURI.

BOISFLEURI.

Mademoiselle de la Rochevillers daignera-t-elle m'accorder quelques instants d'audience ?

HENRIETTE.

Une audience à vous, monsieur le chevalier ! certainement ; je vous écoute.

BOISFLEURI.

C'est d'une affaire grave, d'une affaire très-grave qu'il s'agit.

HENRIETTE.

En vérité ?

BOISFLEURI.

Je veux... aujourd'hui, à l'instant même, tenter la grande épreuve.

HENRIETTE.

Ah ! oui, ce moyen mystérieux et... infaillible qui doit me décider à vous accorder ma main.

BOISFLEURI.

C'est cela même

HENRIETTE.

Prenez garde, chevalier, le jour n'est pas aux mariages.

BOISFLEURI.

Je sais qu'il s'en est rompu trois, mais j'ai bon espoir pour le nôtre.

HENRIETTE.

Parlez donc.

BOISFLEURI.

Si je ne me trompe, mademoiselle, ce que vous me reprochez surtout, c'est l'honneur trop grand que me ferait la noble fille du marquis de Laroche-Villers en acceptant la main d'un Boisfleuri.

Digitized by Google

HENRIETTE.

C'est... un de mes griefs.

BOISFLEURI.

Eh bien! que diriez-vous, ma belle dédaigneuse, si je vous prouvais qu'en vous épousant, c'est moi qui dérogerais... un peu.

HENRIETTE.

Vous?

BOISFLEURI.

Qui dérogerais... beaucoup.

HENRIETTE.

Vous êtes donc, monseigneur, d'une autre famille que la vôtre? d'une naissance illustre et mystérieuse?

BOISFLEURI.

Ce n'est pas tout à fait cela, je suis un simple Boisfleuri; mais vous, ma toute belle...

HENRIETTE.

Eh bien!... moi? achevez.

BOISFLEURI.

Permettez que je vous dise une petite anecdote que je tiens du marquis de Laroche-Villers.

HENRIETTE.

De mon père?

BOISFLEURI.

Il souhaitait, je le répète, que nous fussions unis et, prévoyant l'obstacle qu'élèverait entre nous l'orgueil de sa fille, il me confia l'histoire que je vais vous conter.

HENRIETTE.

Je vous écoute.

BOISFLEURI.

Un jour, le marquis, traversant un village, entra dans une chaumière, où se trouvait une paysanne entourée de quatre jeunes enfants, quatre beaux petits amours, moins roses et moins joufflus que ceux de M. Watteau; car la famine sévissait dans le pays, et les quatre petits, pressés au-

Digitized by Google

tour de la bonne femme, ressemblaient à ces nichées d'oiseaux qui tendent, en piaillant, vers leur mère, de grands becs allamés.

HENRIETTE.

Mon père vint à leur aide?

BOISFLEURI.

Le marquis offrit de se charger du sort de deux de ces enfants, et donna l'argent nécessaire pour subvenir aux besoins des deux autres. Puis il partit, joyeux, emmenant dans son carrosse sa nouvelle et charmante petite famille.

HENRIETTE, *inquiète.*

Que sont devenus ces deux enfants?

BOISFLEURI.

C'étaient... deux jeunes filles...

HENRIETTE, *émue.*

Ah!

BOISFLEURI.

L'une est morte, elle s'appelait Marie.

JEANNE.

Et l'autre?

BOISFLEURI.

L'autre se nommait Jeanne... et cette autre... c'est vous.

HENRIETTE.

Moi!... une pauvre paysanne!

BOISFLEURI.

Pauvre!... non pas! La fortune du marquis vous reste avec son nom; et, ce secret, selon sa volonté, ne doit être connu que de nous deux. Ainsi rassurez-vous, personne ne saura... Et qui d'ailleurs, en vous voyant, pourra jamais penser...

HENRIETTE, *baissant la tête.*

Ah! quelle honte!...

BOISFLEURI.

COUPLETS.

1er

Ces traits si doux, si fins,

Digitized by Google

Ces adorables mains,
Cette taille divine,
Ces deux pieds si jolis,
Si mignons, si petits,
Qu'il faut qu'on les devine,
Ce regard, ce grand air
Et si digne et si fier,
Ce tout charmant, divin, d'une noblesse exquise
Est-ce donc là Jeannette ou Jeanneton?
Non! non! non! non!
C'est la marquise!
En vous voyant, chacun dira :
C'est la marquise,
Messieurs! saluez-la!

2°

Ce sourire enchanteur,
Parfois un peu moqueur,
Qui provoque et caresse,
Vos rubans, vos bouquets,
De tous ces riens coquets
La grâce enchanteresse.
Ces défis à l'amour
Adressés chaque jour.
Cette âme qui vous prend et qui n'est jamais prise,
Est-ce donc là Jeannette ou Jeanneton ?
Non! non! non! non!
C'est la marquise!
En vous voyant chacun dira :
C'est la marquise,
Messieurs saluons-la!

Maintenant, belle Henriette, trouverez-vous encore qu'une distance trop grande me sépare de vous?

HENRIETTE, *froidement*.

Peut-être! Puisque je ne suis qu'une humble paysanne, cette distance, monsieur de Boisfleuri, est à présent plus grande qu'autrefois. Je suis orgueilleuse, dites-vous? Cela est vrai; mais vous connaissez mal mon orgueil! Hier, je

Digitized by Google

m'estimais trop haut placée pour vous, je vous trouve aujourd'hui trop élevé pour moi.

BOISFLEURI.

Ainsi donc, vous qui hésitiez naguère?

HENRIETTE.

Je refuse à présent.

BOISFLEURI.

Vous refusez!... Ah! le moyen irrésistible du marquis m'a joliment réussi.

HENRIETTE.

Mais j'y songe! tout ce que vous venez de me dire n'est peut-être qu'un conte inventé pour m'effrayer un peu.

BOISFLEURI.

Tout ce que je vous ai dit est la vérité, mademoiselle, la vérité tracée par la main du marquis, dans cette lettre qu'il m'avait donnée pour vous. (*Il lui remet la lettre et s'éloigne.*)

SCÈNE VI.

HENRIETTE, *puis* MARCEL.

HENRIETTE, *très-émue et lisant.*

C'est bien vrai! Il m'a recueillie par compassion... Je ne m'appelle pas Henriette... je me nomme Jeanne... Jeannette ou Jeanneton. Et le nom de mes parents... Il ne me le dit même pas! Il veut que je garde le sien!

MARCEL, *à part.*

Allons, du courage; après tout, elle ignore que c'est moi qui ai osé l'embrasser, puisque la nuit était tout à fait venue. (*Haut.*) Mademoiselle.

HENRIETTE, *avec impatience.*

Que me veut-on!... Ah! c'est vous!

MARCEL, *tremblant.*

Oui, mademoiselle.

HENRIETTE, *à part.*

Voilà donc celui qui a eu l'audace!... l'audace!... ai-je

Digitized by Google

le droit, maintenant, de le trouver si audacieux?... (*Se levant.*) Enfin, que me voulez-vous?

MARCEL.

On m'a assuré que vous m'ordonniez de venir...

HENRIETTE.

Que je vous ordonnais?... Ah! oui!... En effet... je me souviens... approchez!

DUO.

A vos amis,
J'avais promis
De vous parler de votre mariage!

MARCEL, *vivement.*

Non! non! jamais
Je ne voudrais...,
Alors qu'un autre amour m'engage...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

De cet amour,
Et sans retour,
Vous délier serait plus sage!

MARCEL.

Je le devrais
Non! non! jamais!
Jamais je n'aurai ce courage!

HENRIETTE, *à part.*

Pauvre garçon!

MARCEL.

Et cependant, celle que j'aime
Est trop haut pour descendre, hélas! jusqu'à moi-même!

HENRIETTE.

Alors, qu'espérez-vous?

MARCEL.

Rien!... plus rien, maintenant!

(*Avec passion.*)

J'avais rêvé, dans ma folie,
D'approcher d'elle en m'élevant
Et de chaque heure de ma vie

Digitized by Google

C'était l'espoir, le but charmant!
Sans cesse occupé de m'instruire,
Sa douce voix semblait me dire :
A tes efforts, paysan transformé,
Peut-être un jour, daignerai-je sourire!...
Un jour tu pourras être aimé!

HENRIETTE, *à part.*

Celui qu'un tel courage inspire
Mériterait bien d'être aimé!

(*Après un temps.*)

Mais c'est qu'il est très-bien!... Et Denise a bon goût.

(*Haut et en s'animant peu à peu.*)

S'instruire... être savant... c'est déjà quelque chose...
Mais, au-dessus de soi, lorsque l'on ose
Lever les yeux, ce n'est pas tout!

MARCEL.

Ah! de grâce!... parlez!... que faut-il que l'on fasse?...

HENRIETTE.

D'une fille de noble race
Pour gagner le cœur et la main
Il est encor un plus brillant chemin.

MARCEL.

Il n'est point de prodige
Que l'amour ne puisse accomplir,
Que fait-on pour parvenir?
Que votre voix me guide et me dirige

HENRIETTE.

L'épée en main, l'espoir au cœur,
On va combattre au champ d'honneur
Pour son roi, le pays et la gloire!
Parti soldat, pauvre et sans nom,
Un jour avec titre et blason
On revient grandi par la victoire!

MARCEL.

Ah! quel réveil! j'oserais, au retour,
Mettre à ses pieds ma vie et mon amour.
L'épée en main, l'espoir au cœur

Digitized by Google

On va combattre au champ d'honneur
Pour son roi, le pays et la gloire!
Parti soldat, pauvre et sans nom,
Un jour avec titre et blason
On revient grandi par la victoire!

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Que le ciel vous inspire,
Et, peut-être, au retour,
Vous la verrez sourire
A votre amour!

MARCEL.

C'est le ciel qui m'inspire,
Quelle joie au retour,
Je la verrais sourire
A mon amour!

HENRIETTE, *à part, après un temps.*

A ses amis
J'avais promis
De renouer son mariage!

MARCEL.

Oui, je le crois,
Par votre voix
Dieu vient d'éveiller mon courage!

HENRIETTE.

Mais aux combats,
On peut, hélas!

MARCEL, *vivement.*

Trouver une mort glorieuse?
Plutôt mourir
Que de subir
Peut-être une douleur affreuse!...
La voir s'unir,
Appartenir...
A...

HENRIETTE.

Vous n'achevez pas?

Digitized by Google

MARCEL.

Un autre!

HENRIETTE, *à part, et très-émue.*

Ah! comme il m'aime!
Un humble paysan!... que suis-je donc moi-même?
Et ce n'est pas de lui que je pourrais rougir!

MARCEL, *à part.*

Allons, Marcel, allons, il faut partir!...

ENSEMBLE.

HENRIETTE.

Que le ciel vous inspire,
Et peut-être au retour,
Vous la verrez sourire
A votre amour!

MARCEL.

C'est le ciel qui m'inspire!
Quelle joie au retour!
Je la verrais sourire
A mon amour!

(Andoche et Marion paraissent à la fin du duo; à leur vue, Henriette sort vivement par le côté.)

SCÈNE VII.

MARCEL, ANDOCHE, MARION.

MARION.

Eh bien! elle vous a parlé, cette belle demoiselle!

MARCEL.

Oui!

ANDOCHE.

Elle t'a fait rougir de ton abandon envers la pauvre Denise.

MARCEL.

Elle l'a tenté; mais inutilement; car, déjà, j'entrevoyais la route que je veux suivre, celle qui mène à la gloire, à la grandeur.

Digitized by Google

MARION.

Qu'est-ce qu'il dit : à la grandeur?

ANDOCHE, *étonné.*

Il veut grandir?

MARCEL.

A l'amour, peut-être, car c'est pour être aimé que je veux m'élever.

ANDOCHE.

Où ça t'élever?

MARION.

C'est fini!... il devient tout à fait fou.

MARCEL.

Non, non!... bientôt je vais partir.

ANDOCHE.

Tu t'en vas à présent?

MARCEL.

Oui, je m'engagerai, j'irai me battre, je saurai me distinguer et conquérir un grade élevé!

ANDOCHE.

Je devine, depuis huit jours il y a des recruteurs dans le village, tu veux te faire soldat... Tu veux aller en guerre.

MARCEL.

Eh bien! oui.

ANDOCHE.

Et pendant ce temps-là, qu'est-ce que deviendra la petite Denise?

MARCEL.

Denise m'oubliera... Elle sera la femme d'un autre.

ANDOCHE.

Marcel, m'est avis que, tout savant que tu es devenu, tu ne sais pas lire dans ce cœur-là. Et tout ignorant que je suis, moi, je vas te dire ce qui arrivera. Si tu pars, Denise ne sera point à un autre. Elle t'attendra peut-être bien sans espoir; mais elle t'attendra. Un jour, on te fera caporal ou sergent, et, tandis que tu te réjouiras de ce premier pas,

Digitized by Google

nous la verrons s'étioler dans les larmes. Tu deviendras officier, capitaine, et le chagrin lui prendra ses forces, et fera pencher sa tête comme une pâquerette qui se fane sur sa tige ; et quand tu arriveras ici, bien joyeux de ta fortune, bien fier de tes grades, quand tous tes amis t'auront fait cortège en chantant, jusqu'à ta demeure, nous attendrons, nous deux, que tu sois seul, nous te conduirons près de l'église, devant une tombe plus fleurie que les autres, par cette bonne Marion et par moi, et nous te dirons : Saluez et agenouillez-vous, monsieur l'officier, car il y a là-dessous un pauvre cœur qui vous aimait bien ; tu seras heureux, Marcel, et Denise sera morte.

MARCEL.

Tais-toi !... tais-toi !... (*Il va tout pensif s'appuyer contre un arbre en regardant du côté par où Henriette vient de sortir.*)

MARION, *sanglotant.*

Non !... ne te tais pas, Andoche... Tu as du cœur, toi, Andoche !... tu es bon, toi, Andoche !... tu es éloquencieux... tu es... ah ! saperlotte ! Méfions-nous, Andoche, méfions-nous.

ANDOCHE. *effrayé.*

Eh bien !... eh bien !... qu'est-ce qui vous prend ?

MARION.

ARIETTE.

Andoch', mon p'tit Andoche,
A forc' de si bien t'exprimer
Tu vas finir par manquer l' coche,
Prends garde à toi, j' m'en vas t'aimer !

ANDOCHE, *parlé.*

Ah ! mais non !... retenez-vous.

MARION.

Qui pouvait croir' qu'avec cett' tête,
Ces grandes mains et son air bête,
Il trouverait

Digitized by Google

Et vous dirait
Des si bell's chos's que l'on jur'rait
Que c'est un' pag' de la grammaire,
J' ons entendu monsieur l' notaire,
Et not' vieux curé dans sa chaire,
Tout ça n'est rien... c'est pas ton cœur,
C'est pas ton âme!
Quand elle s'enflamme
Tu d'viens beau, parol' d'honneur!

ANDOCHE, *parlé.*

Marion... pas d' bêtise!... n'allez pas m'idoler...

MARION.

Andoch', mon p'tit Andoche,
A forc' de si bien t'exprimer,
Tu vas finir par manquer l' coche,
Prends garde à toi, j' m'en vas t'aimer.
Qu'est-c' que j' dis donc!
C'est plus à faire,
Mon brav' garçon,
La chose est claire.
Je l'dis tout net,
Ça prend, ça mord, c'est fait,
Sauv' toi!... ça y est!

ANDOCHE.

Ah! ben, il ne manquait plus que ça!... avec vos idées sur l'amour... vous ne m'épouserez plus.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DENISE, BERTRAND.

MARCEL, *apercevant Denise qui entre au bras de son père.*

Denise!... Pauvre enfant!... que va-t-elle me dire? (*Il va s'éloigner.*)

DENISE, *le retenant et affectant l'air joyeux.*

Marcel... Eh bien!... pourquoi t'en vas-tu?... Pourquoi t'éloigner de nous?... as-tu peur des reproches de ton

Digitized by Google

oncle?... sois tranquille, j'ai tout arrangé, il ne t'en veut plus.

MARCEL.

Mais toi, Denise, tu m'as donc pardonné?

DENISE.

De ne pas m'aimer? Est-ce que cela dépendait de toi? J'ai compris que tu n'y pouvais rien, et mon père a fini par le comprendre aussi.

BERTRAND.

C'est vrai, je t'ai pardonné, Marcel, mais seulement quand j'ai été bien sûr que Denise ne te regrettait pas plus que tu ne le mérites, mon garçon. Je ne t'aurais jamais revu, si tu avais dû faire le malheur de ma Denise... toi qui m'as coûté bien cher autrefois...

DENISE, *avec douceur.*

Tu m'as promis d'oublier, père; allons, donnez-vous la main...

MARCEL.

C'est cela, mon oncle, que ma main serre la vôtre avant mon départ.

DENISE, *bas, avec douleur.*

Il part...

BERTRAND.

Ah! tu vas nous quitter?

MARCEL.

Oui, mon oncle, et je veux faire en sorte qu'à mon retour vous soyez content de moi!... Au revoir, Denise... au revoir.

DENISE, *tristement.*

Au revoir!...

MARCEL.

Adieu, Marion... au revoir, mes amis. (*Il sort rapidement par le fond.*)

DENISE, *à part.*

Il part... et, peut-être, ne le reverrai-je plus!...

Digitized by Google

MARION, *qui l'a observée, courant à elle.*

Denise, pauvre Denise, tu l'aimes toujours.

DENISE, *vivement.*

Tais-toi... tais-toi!... (*Henriette paraît. Denise essuie ses larmes et reprend aussitôt l'air joyeux.*)

SCÈNE IX

HENRIETTE, DENISE, MARION, BERTRAND, ANDOCHE.

HENRIETTE, *entrant.*

Que se passe-t-il donc?

DENISE, *gaiement.*

C'est mon cousin qui va partir et nous recevions ses adieux.

HENRIETTE, *surprise.*

Il paraît que son abandon ne vous chagrine guère.

DENISE.

Et pourquoi me chagrinerais-je?... Je ne suis pas déjà si dépourvue; hier encore, huit beaux gars demandaient ma main. Eh ben! si celui que j'épouserai, je l'aime un peu moins que je n'aurais aimé Marcel, je suis certaine qu'il m'aimera bien plus que Marcel ne m'aurait aimée, et le compte s'y retrouvera.

ANDOCHE.

Tiens, tiens, tiens, comme elle calcule ça!...

BERTRAND.

Tu auras beau dire, Marcel est un ingrat.

HENRIETTE.

Allons, il ne faut pas lui en vouloir... Est-ce sa faute s'il est... ambitieux?

BERTRAND.

Ah! s'il est ambitieux, j'avais bien raison de regretter que ce grand seigneur ne l'ait pas emmené plutôt que ma seconde fille.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Un grand seigneur! qui a emmené... l'une de vos filles?

DENISE, *avec reproche.*

Mon père!

BERTRAND.

Tu as raison, Denise, je ne veux plus en parler.

HENRIETTE.

Et si je vous le demandais?

BERTRAND.

Vous, mademoiselle?

HENRIETTE.

Si je vous en priais?

BERTRAND.

Oh! ce n'est un secret pour personne, dans le pays, et chacun sait l'histoire : j'étais parti matelot au service du roi, j'avais laissé mes deux enfants à ma femme avec ma paye d'un an pour les nourrir, eux et les deux enfants de ma défunte sœur, que nous avions recueillis. Mais un matin, il n'y avait plus à la maison de quoi nourrir tout ce petit monde-là, quand un riche seigneur vint à passer... c'était un duc... un comte...

HENRIETTE, *très-émue.*

Ou... ou... un marquis.

BERTRAND.

Ou.. un marquis, peut-être bien. Il offrit, si on lui laissait emmener deux des enfants, de donner de quoi nourrir les autres. Madeleine ne pouvait pas refuser, c'était la vie pour tous! Elle allait donc confier à ce gentilhomme le fils et la fille de ma sœur, quand elle se sentit comme un remords dans l'âme. Elle se prit à songer que, de là-haut, la défunte lui en voudrait, peut-être, d'avoir comme ça abandonné les siens. Sœur, dit-elle alors, le partage sera égal entre nous, et prenant par la main l'une de nos filles et la fille de ma sœur, elle dit, en tremblant : Emmenez ces deux-là, monseigneur! Puis, les yeux remplis de larmes, elle

Digitized by Google

les regarda partir en serrant sur son cœur Denise et mon neveu Marcel, les deux enfants qui lui restaient.

HENRIETTE, *toute tremblante.*

Et... depuis?... vos recherches...

BERTRAND.

Des recherches!... Le grand seigneur avait exigé le serment de n'en faire aucune.

HENRIETTE.

Et ces deux jeunes filles se nommaient?...

BERTRAND.

Elles se nommaient Jeanne et Marie.

HENRIETTE.

Et laquelle était fille de votre sœur?... laquelle était la vôtre?

BERTRAND.

Ma fille à moi s'appelait Jeanne.

HENRIETTE, *à part.*

Jeanne! .. Jeanne!... mais alors c'est... (*Elle s'arrête à la vue du Chevalier qui entre avec tout le monde.*)

SCÈNE X

LES MÊMES, BOISFLEURI, SEIGNEURS, DAMES *et* DEMOISELLES.

FINALE.

CHŒUR.

La chasse nous invite,
Les cors font entendre leurs voix.
Partons, partons bien vite
Et guerre aux hôtes de ces bois!

BOISFLEURI.

Seigneurs, dames de noble race,
Etes-vous prêts? voici la chasse,
La pique en main, sur vos coursiers,
Courez la plaine et les halliers!

Digitized by Google

Notre belle princesse
Va donner le signal.
Amis, que l'on s'empresse!
A cheval! à cheval!

CHOEUR.

Suivons la princesse,
A cheval! à cheval!

BOISFLEURI, *à Henriette, pendant que l'on s'apprête à partir.*

Voici vos gants, votre cravache.

HENRIETTE, *affectant la gaieté, mais regardant toujours Bertrand et Denise.*

C'est bien, je vous suis à l'instant.

BOISFLEURI, *à part.*

Cet air distrait... ce sourire me cache
Quelque secret, ma belle enfant,
J'y veillerai! (*Il va donner des ordres.*)

HENRIETTE, *s'approchant de Denise et de Bertrand.*

Cette sœur, cette fille
Que vous pleurez, je veux un jour
La rendre à sa famille,
La rendre à votre amour.

BERTRAND *et* DENISE.

O ciel!...

HENRIETTE.

Oui, je connais tant de monde à la cour!
Et, sans chercher beaucoup, peut-être
Parviendrai-je à la connaître.

BERTRAND.

Ah! madame, ah! pour nous quel beau jour!

CHOEUR, *reprise.*

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

La chasse nous invite
Les cors font entendre leurs voix
Partons, partons bien vite
Et guerre aux hôtes de ces bois!

Digitized by Google

HENRIETTE, *à Bertrand et Denise.*

Il faut que je vous quitte
Adieu, mais à bientôt, je crois,
(*A part.*)
Ah! quel trouble m'agite!
Ma sœur, mon père, je les vois.

BOISFLEURI, *à part.*

Sa fierté qui s'irrite
Se calmera bientôt, je crois.
Déjà mon cœur palpite
Au doux hymen que j'entrevois!

BERTRAND *et* DENISE.

Rendez-nous-la bien vite.
Pour nous quel bonheur j'entrevois!
Quand un ingrat nous quitte
L'espoir renaît à votre voix,

ANDOCHE *et* MARION, *à part.*

Oh! la pauvre petite!
On sent les larmes dans sa voix.
Pour l'ingrat qui la quitte,
Combien de regrets j'entrevois!

Un bruit de tambour se fait entendre à la fin de cet ensemble. Au moment de partir, tout le monde s'arrête et regarde au fond.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, MARCEL, *une compagnie de volontaires entrant et s'arrêtant au fond.*

HENRIETTE, *au Chevalier.*

Qu'est-ce donc?... voyez, je vous prie.

BOISFLEURI.

C'est la nouvelle compagnie
Que le duc au roi veut offrir
Et qui, selon l'usage,
S'en vient de rendre hommage
A son maître et seigneur avant que de partir.

Digitized by Google

DENISE, *à part.*

Ce départ... ah! grand Dieu!

MARION, *à part.*

Pauvre fille!

BOISFLEURI.

Dans tous regards voyez quelle ardeur brille!

CHŒUR.

Honneur, honneur à ces jeunes soldats!

BERTRAND, *voyant Marcel qui s'avance.*

Lui! Marcel volontaire!

DENISE, *à part, en s'appuyant sur Marion.*

Ah! je succombe, hélas!

(Bertrand, Denise, Andoche et Marion sont à gauche, un peu à l'écart. Marcel s'approche sans les voir. Henriette le regarde et semble vivement émue. Le chevalier observe.)

LE DÉPART, RONDE MILITAIRE.

MARCEL.

Le tambour bat, le clairon sonne
Et les drapeaux flottent au vent,
Et le soleil brille et rayonne
Sur le chemin qui nous attend!
Hardis volontaires,
Quittez vos chaumières,
Vos prés et vos bois pour le champ d'honneur,
Là-bas, on moissonne
Lauriers et couronne
Et l'amour les donne
Un jour au vainqueur!

TOUS.

Hardis volontaires,
Etc.

MARCEL.

2e COUPLET.

Le clairon sonne, on part, on chante,

Digitized by Google

On a vingt ans, on est soldat,
Et l'espérance, ombre charmante,
A nos côtés marche au combat.

TOUS.

Hardis volontaires,
Quittez vos chaumières,
Vos prés et vos bois pour le champ d'honneur.
Là-bas on moissonne
Lauriers et couronne,
Et l'amour les donne
Un jour au vainqueur.

(On va complimenter les volontaires et leur serrer la main. Sonnerie de chasse dans la coulisse.)

REPRISE DU CHŒUR.

La chasse nous invite,
Les cors font entendre leurs voix,
Partons, partons, bien vite,
Et guerre aux hôtes de ces bois!

DÉPART. TABLEAU.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

L'intérieur de la ferme. Au fond une grande baie ouverte, qui laisse voir la campagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

DENISE, MARION.

(Denise est assise devant son rouet, mais elle ne travaille pas; elle est absorbée dans ses pensées. Marion vient du dehors.)

MARION, *s'arrêtant et regardant Denise.*

Denise!... Denise! elle ne m'entend même pas. *(Allant à elle et lui prenant la main.)* Voyons, ma petite Denise, réponds-moi, parle-moi.

DENISE.

Que veux-tu que je te dise? qu'ai-je à t'apprendre, à toi qui as deviné ce qui se passe dans mon cœur?

MARION.

Oui, c'est devant moi seule que tu laisses paraître cette tristesse dont je connais le motif. Six mois se sont écoulés depuis le départ de Marcel.

DENISE.

Six grands mois.

MARION.

Et tes regrets, au lieu de se calmer, comme ça arrive d'ordinaire, n'ont fait qu'augmenter chaque jour.

DENISE.

C'est vrai.

ROMANCE.

Je l'aimais tant! sa joie était toute ma joie;
Sa tristesse, un chagrin qui me prenait au cœur.

Digitized by Google

Tous les biens que le ciel sur terre nous envoie
Je les voulais pour lui! pour lui, pour son bonheur!

II

Je l'aimais tant! partout j'aurais voulu le suivre!...
Ingrate! sans penser que l'on pût en souffrir.
Et si l'on m'avait dit : Ton Marcel ne peut vivre
Que si tu meurs!... Eh bien! j'aurais voulu mourir!

MARION.

Peut-être te reviendra-t-il.

DENISE.

Non. Je sais aussi bien que toi ce qui se passe dans son cœur. J'écoutais, le jour où il te conflait son amour pour cette belle dame, qu'il a trouvée endormie sous un arbre de la ferme, c'est parce qu'il n'y a plus d'espoir pour moi que, depuis son abandon, j'ai caché à tout le monde, à mon père surtout, ma douleur et mes larmes.

MARION.

Bah! si tu voulais, tu finirais bien par prendre le dessus, et tu ferais comme moi.

DENISE.

Comm toi?

MARION.

Est-ce que je n'avais pas aussi la tête un peu montée pour ce beau Marcel? Eh bien! j'ai pris un grand parti. J'ai épousé Andoche. Tu en choisiras un autre.

DENISE.

Jamais!... jamais!

SCÈNE II.

LES MÊMES, BERTRAND, ANDOCHE.

BERTRAND, *entrant.*

Denise, Marion, Andoche!...

DENISE.

Que voulez-vous, mon père?

Digitized by Google

BERTRAND.

Je veux... Eh bien! et Andoche!... où est-il donc ce paresseux! (*Appelant.*) Andoche!...

ANDOCHE, *entrant.*

Me voilà... me voilà, qu'est-ce qu'il y a?

BERTRAND.

Il y a que le château, cette ferme et les terres qui en dépendent ont été vendus. Le propriétaire, notre nouveau seigneur, arrive aujourd'hui et il faut tout préparer pour le recevoir.

ANDOCHE, *à Marion.*

Tu entends, ma femme.

MARION.

Oui, mon ami.

BERTRAND.

Que la ferme soit bien mise en ordre.

ANDOCHE.

C'est dit. (*A Marion.*) Que la ferme soit mise en ordre.

MARION.

Oui, mon ami.

BERTRAND.

S'il veut les visiter, qu'il trouve l'étable et la basse-cour en bon état.

ANDOCHE, *à Marion.*

Que l'étable et la basse-cour soient en bon état.

MARION.

Oui, mon ami.

BERTRAND.

Tu préviendras tous ceux du village.

ANDOCHE, *à Marion.*

Tu préviendras tous ceux du village.

BERTRAND.

Mais si tu la charges de tout, qu'est-ce que tu feras, toi?

ANDOCHE.

Moi?... Je me charge du reste.

Digitized by Google

BERTRAND.

C'est-à-dire que tu fais d'elle ta servante.

ANDOCHE, *avec fatuité.*

Mais non, mais non !

DENISE.

Cette pauvre Marion, ce n'est pas ce qu'elle comptait trouver en ménage.

ANDOCHE.

Écoutez donc, Marion m'a épousé par amour ! Et mon grand-père disait souvent : En ménage il y en a toujours un qui aime et un qui se laisse aimer, un qui mène et l'autre qui se laisse mener. Eh bien ! puisque l'aimé c'est moi, il faut bien qu'elle se laisse mener.

MARION.

Oui, mon ami. (*On entend des cris en dehors.*)

DENISE.

Écoutez.

BERTRAND.

C'est sans doute notre nouveau seigneur qui arrive.

SCÈNE III

LES MÊMES, BOISFLEURI, GENS DU VILLAGE, *puis* HENRIETTE, DAMES *et* SEIGNEURS.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

BOISFLEURI, *entre précédé et suivi par les habitants du village qui l'acclament et lui crient aux oreilles.*

CHOEUR.

Vive monsieur le chevalier!

BOISFLEURI.

Ces coquins sont fous à lier.

CHOEUR.

Honneur à notre nouveau maître!

Digitized by Google

BOISFLEURI.

Ah! mais!... vous finirez peut-être!

CHŒUR.

Ah! mes amis,
Pour le pays
Quel beau jour s'apprête!
Chantons à tue-tête
En l'honneur
Du nouveau seigneur
Et pour, lui faire fête,
Ne nous lassons pas de crier
Vive monsieur le chevalier!

BOISFLEURI, *prenant le menton aux Jeunes Filles.*

En voyant ces gentils minois
Je regretterai bien parfois
Ce titre de seigneur et tous les droits qu'il donne;
(*Les Jeunes Filles font la révérence.*)
Mais, enfin, ce n'est pas à ma noble personne
Qu'il appartient, du moins pour le moment.

TOUS.

Vraiment!

LES FILLES, *à part.*

Ah! c'est dommage!

TOUS.

Mais, alors, à qui devrons-nous rendre hommage?

BOISFLEURI.

A la jeune beauté
Qui vient de ce côté.

MARION *et* ANDOCHE, *allant regarder.*

La marquise Henriette!

BERTRAND, *ricement.*

Eh! quoi!... ce beau domaine!...

BOISFLEURI.

La ferme, les bois et la plaine
Elle a tout acheté!
(*Les Paysans s'empressent d'aller au-devant de la marquise, et de l'acclamer à son tour.*)

BOISFLEURI, *se voyant abandonné, se met à rire.*

Digitized by Google

CHŒUR.

Vive Larochevillers !

BOISFLEURI.

Les vivats vont sur tous les airs !

CHŒUR.

Vive notre belle maîtresse !

BOISFLEURI.

Il suffit de changer l'adresse.

CHŒUR, *pendant qu'Henriette entre suivie par des Seigneurs et des Dames de la cour.*

Ah ! mes amis,
Pour le pays
Quel beau jour s'apprête !
Chantons à tue-tête
En l'honneur
De ce joli seigneur,
Et pour lui faire fête
Crions, chantons sur tous les airs :
Vive Laroche-Villers !

HENRIETTE.

(CAVATINE.)

Ah ! quel plaisir
De parcourir,
En dame châtelaine,
Les bois, les champs
Tout verdoyants
De son riche domaine !
De s'entendre fêter,
Chanter, complimenter
A l'égal d'une reine !
Et, surtout, quel plaisir
D'aller au gré de son désir,
Semant partout et la joie et l'aisance !
De vos travaux, Bertrand, de votre probité
Cette ferme sera la juste récompense,
Je vous la donne !

Digitized by Google

BERTRAND.

A moi !

HENRIETTE.

Telle est ma volonté !
C'est la dot de Denise !... Et pour penser à tous,
Andoche et Marion, ces deux époux modèles,
Deviendront vos fermiers fidèles
En restant vos amis !... Dites, le voulez-vous ?

ANDOCHE *et* MARION.

Si nous voulons !

BOISFLEURI, *baisant la main d'Henriette.*

Ah ! vous êtes un ange
Dont la bonté prévoit, devine, arrange !
Mais dans tout ce bonheur vous oubliez le mien !

Andoche et Marion, Bertrand et Denise viennent respectueusement remercier Henriette.

HENRIETTE.

Mais à mon vieux castel il faut rendre visite.
Messieurs offrez vos bras ! — Avec ces bonnes gens,
Moi, je reste quelques instants...
Des ordres à donner... je vous rejoins ensuite.

LE CHEVALIER, LES DAMES *et les* SEIGNEURS.

Revenez-nous bien vite !

HENRIETTE.

Ah ! quel plaisir
De parcourir
En dame châtelaine
Les bois, les champs
Tout verdoyants
De son riche domaine !
De s'entendre fêter,
Chanter, complimenter,
A l'égal d'une reine !

LES PAYSANS.

Que nos cris emplissent les airs.
Vive Larochevillers !

(*Tout le monde sort. Henriette reste seule avec Denise et Bertrand.*)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

HENRIETTE, DENISE, BERTRAND.

HENRIETTE, *qui a accompagné tout le monde jusqu'au fond, redescendant vivement.*

Mon père, ma bonne petite sœur! (*Elle leur tend les deux mains.*)

DENISE.

Chère Henriette !

HENRIETTE.

Non, appelle-moi Jeanne, comme aux jours de notre enfance.

BERTRAND.

Oui, c'est ma Jeanne! c'est ma fille, cette belle demoiselle, cette grande dame, cette marquise, c'est ma fille! Ah! quand tu nous a révélé ce secret-là, je ne pouvais pas y croire!

DENISE.

Je n'osais t'embrasser.

HENRIETTE.

Et moi, si vous saviez combien il m'en coûte chaque fois que je suis forcée devant le monde de me contraindre et d'imposer silence à mon cœur! mais c'est la volonté de mon second père, de notre bienfaiteur à tous.

BERTRAND.

Du moins, tu nous dédommages quand nous sommes seuls avec toi.

HENRIETTE.

Je suis heureuse alors, et rien ne manquerait à mon bonheur si je voyais Denise moins triste, moins abattue.

DENISE, *affectant la gaieté.*

Moi!... mais je n'ai aucun sujet de tristesse.

HENRIETTE.

Bien vrai?...

Digitized by Google

DENISE.

Et maintenant que, grâce à toi, je suis riche, je veux me marier, me marier bien vite... j'aurai des enfants, rien ne manquera à mon bonheur, et je me sens déjà heureuse en y songeant! (*A part.*) Ah! oui, bien heureuse.

HENRIETTE.

Et Marcel?

DENISE, *tremblante.*

Marcel!

HENRIETTE.

Quel sera son étonnement en apprenant que je suis de la famille!... que je suis sa cousine.

BERTRAND.

Tu nous avais défendu de l'en informer.

HENRIETTE, *vivement.*

Oui, je tiens beaucoup à lui apprendre moi-même notre parente, je veux jouir de sa surprise.

BERTRAND.

A ton aise, ma fille, ma... c'est singulier comme ça me remue le cœur de te donner ce nom-là... tiens, laisse-moi t'embrasser encore pendant que nous sommes seuls!... Ah! c'est que tu m'en dois de la tendresse pour tout le temps perdu.

HENRIETTE.

Une chose bien étrange, c'est que j'avais une sorte de pressentiment des doux liens qui nous unissent.

BERTRAND.

Que dis-tu?

HENRIETTE.

Toutes les fois que je revenais dans ce pays, mes pas, malgré moi, se dirigeaient du côté de votre demeure; vous m'étiez inconnu et j'avais plaisir à vous voir. L'aspect de cette ferme éveillait dans mon esprit un vague souvenir que je ne m'expliquais pas, c'était comme l'image à demi effacée de quelque doux rêve.

BERTRAND.

En vérité!

Digitized by Google

HENRIETTE.

Et j'éprouvais alors un charme, une extase mystérieuse qui m'absorbait à ce point, que tout s'effaçait dans mon esprit, et le lieu où j'étais, et le temps qui fuyait; si bien qu'un soir il m'arriva certaine aventure.

BERTRAND.

Une aventure?

DENISE.

Laquelle?

HENRIETTE.

Imaginez-vous que la nuit me surprit à demi couchée.

DENISE, *vivement.*

Sous le grand chêne de la ferme.

HENRIETTE.

Oui, sous le grand chêne.

DENISE.

Et, tu t'y étais endormie?

HENRIETTE.

Je m'y étais endormie.

DENISE.

Et... tu as été tirée de ce sommeil par un baiser?

HENRIETTE.

C'est vrai! mais comment sais-tu cela?

DENISE, *avec douleur.*

De qui je le sais, Jeanne!... de lui, de Marcel!... Et c'est toi qu'il aime.

BERTRAND.

Elle!... oh!... ma Denise! (*Il la prend dans ses bras.*)

HENRIETTE.

Ma sœur!... Ah! pauvre enfant!... ces larmes!... c'est moi qu'il aime, as-tu dit!... Et toi, Denise, tu l'aimes toujours!

BERTRAND.

Serait-il vrai?

DENISE, *vivement.*

Ne la croyez pas, mon père.

Digitized by Google

HENRIETTE.

Tu l'aimes, te dis-je, et voilà, mon père, la cause de sa tristesse, de cette pâleur qui nous inquiète, de ses pleurs qu'elle devorait en secret, oui, c'est le souvenir de Marcel...

DENISE, *pleurant.*

Non ! non !...

HENRIETTE, *la prenant dans ses bras.*

Ma pauvre chère sœur ! je ne t'aurais retrouvée que pour te rendre malheureuse... oh ! non, sèche tes pleurs, ma Denise, il te reviendra, entends-tu ? il te reviendra... et tu seras sa femme.

DENISE, *avec douleur*

Est-ce que c'est possible, puisqu'il ne m'aime pas?...

HENRIETTE.

Il t'aimera.

DENISE.

Puisque c'est toi qu'il aime !

HENRIETTE, *avec énergie.*

Eh bien !... eh bien !... il cessera de m'aimer.

SCÈNE V

LES MÊMES, BOISFLEURI.

HENRIETTE, *se remettant avec effort.*

Ah ! c'est monsieur de Boisfleuri ! Mon brave Bertrand, vous devez au chevalier une grande reconnaissance.

BERTRAND, *étonné.*

En vérité?...

BOISFLEURI.

De la reconnaissance !...

HENRIETTE.

Oui, le chevalier, je ne sais pour quel motif, est devenu tout à coup le protecteur dévoué, infatigable de votre neveu Marcel.

BERTRAND.

Est-il vrai, monsieur le chevalier ?

Digitized by Google

BOISFLEURI.

C'est vrai! et il ne suffit pas d'obtenir pour lui un avancement rapide, je veux qu'il devienne un cavalier accompli; je veux qu'il ait toute la distinction d'un gentilhomme; c'est pour cela que je lui enseigne moi-même l'équitation et les armes. Je le forme enfin, votre cher Marcel, et il profite à merveille de mes leçons.

DENISE.

Vous avez donc pour mon cousin une bien vive affection?

BOISFLEURI, *avec intention.*

Moi!... j'ai pour ce jeune homme une affection toute particulière.

HENRIETTE.

Et à laquelle, pour ma part, j'étais bien loin de m'attendre

BOISFLEURI.

C'est même fort original, n'est-ce pas? Mais, à propos, je vous annonce que mon charmant élève a obtenu un congé. Il revient.

DENISE, *émue.*

Ah!

BOISFLEURI.

Il sera ici aujourd'hui même.

DENISE, *à part.*

Aujourd'hui!

HENRIETTE, *qui l'observait.*

Ah! comme elle est émue! (*Haut.*) Bertrand, et toi, Denise, je vous emmène au château.

DENISE, *inquiète.*

Au château, pourquoi?

HENRIETTE.

Je le veux! (*Bas.*) Tranquillise-toi, tu sais bien que j'ai promis qu'il te reviendrait.

DENISE.

Mais...

Digitized by Google

HENRIETTE.

Le chevalier nous fera prévenir de l'arrivée de son protégé. Venez... venez !

BERTRAND.

Allons, Denise.

(*Henriette sort avec Bertrand et Denise.*)

SCÈNE VI.

BOISFLEURI.

Oui, ma belle Henriette, je comprends à quel point vous êtes surprise de me voir mettant tout en œuvre pour faire, de celui que vous me preferez, un homme élégant, un officier distingué. Patience! vous saurez quelque jour le motif qui me fait agir de la sorte. (*On entend au loin le refrain du chant de départ des volontaires.*) Qu'est-ce que cela? (*Allant au fond.*) Eh! ce sont nos braves volontaires! Et Marcel en tête de sa compagnie.

CHŒUR, *dans la coulisse.*

Bonjour, clocher; bonjour, village
Que nous voyons briller là-bas.
Pour saluer notre passage
Chacun accourt, hâtons le pas !
Hardis volontaires,
Voilà nos chaumières,
Nos prés et nos bois; ils nous sont rendus.
O jour d'allégresse,
Pour nous quelle ivresse!
Dieu nous rend les biens, tous les biens perdus!

SCÈNE VII

BOISFLEURI, MARCEL, *accourant.*

BOIFLEURI.

Capitaine Marcel.

MARCEL.

Monsieur le chevalier

Digitized by Google

BOISFLEURI.

Oui, j'ai voulu saluer le premier
Ces épaulettes d'or, prix de votre vaillance.

MARCEL.

Dites de vos bontés, et ma reconnaissance...

BOISFLEURI.

Nous en reparlerons, mon cher, un autre jour.
Ne pensez plus qu'au bonheur du retour.

ENSEMBLE.

Après l'absence, après la guerre,
Et les périls et les combats,
Quel plaisir de revoir la terre
De nos premiers pas !

BOISFLEURI.

On vole à la rencontre
De ces enfants, de ces braves soldats.

MARCEL.

On les appelle, on se les montre,
Les grands parents les pressent dans leurs bras.

BOISFLEURI.

Les chants joyeux éclatent.

MARCEL.

Tous les cœurs battent.

BOISFLEURI.

C'est le grand jour !

MARCEL.

C'est le retour !

ENSEMBLE.

Après l'absence, après la guerre,
Et les périls et les combats,
Quel plaisir de revoir la terre
De nos premiers pas !

MARCEL.

Et mon oncle ? et Denise, où sont-ils donc ?

BOISFLEURI.

Au château.

Digitized by Google

MARCEL, *étonné*.

Au château!

BOISFLEURI.

Où l'on va les prévenir de votre arrivée. Et quand vous les aurez embrassés, nous nous retrouverons ici, mon cher eleve, car je veux m'assurer, par moi-même, des progrès que vous avez faits en toutes choses.

MARCEL.

A vos ordres, mon cher professeur.

BOISFLEURI.

Vous voilà déjà capitaine!

MARCEL.

Grâce à vous.

BOISFLEURI.

Grâce à votre courage. (*Le regardant.*) La tournure est distinguée, les manières sont élégantes.

MARCEL.

Vous êtes indulgent.

BOISFLEURI.

Il n'y a que l'escrime qui laisse encore à désirer.

MARCEL.

Bon, je suis assez fort pour que personne, au régiment, ne se soucie de railler le paysan parvenu.

BOISFLEURI.

C'est égal, c'est égal, je vous veux plus fort que vous ne l'êtes.

MARCEL.

Combien je vous sais gré... Mais dites-moi donc, enfin, ce qui m'a valu les excellentes leçons que j'ai reçues de vous, et le touchant intérêt que vous me portez ?

BOISFLEURI.

Avec plaisir. (*Ils se promènent bras-dessus bras dessous.*) Eh bien! mon cher, les excellentes leçons que je vous ai données, ces nombreuses démarches que j'ai prodiguées en faveur de votre avancement, tout ce que j'ai fait pour vous, enfin, je l'ai fait... parce que...

Digitized by Google

MARCEL.

Parce que?

BOISFLEURI.

Parce que je vous hais.

MARCEL, *s'arrêtant, étonné.*

Vous dites?...

BOISFLEURI.

Je vous hais de toute mon âme.

MARCEL, *étonné et dégageant son bras.*

Je ne vous comprends pas... alors...

BOISFLEURI.

Je vais m'expliquer. Monsieur le capitaine, vous aimez une noble et belle demoiselle.

MARCEL, *troublé.*

Moi!...

BOISFLEURI.

Vous l'aimez! Et j'ai bien peur que vous soyez aimé d'elle!

MARCEL.

Vous penseriez...

BOISFLEURI.

Et si j'ai tout mis en œuvre, mes amis et mon crédit, afin que, de simple soldat, vous devinssiez le brillant officier que vous êtes, c'est que je me disais : Peut-être bien qu'un jour elle en fera... son mari...

MARCEL, *avec joie.*

Son mari, moi! son mari!

BOISFLEURI.

Et j'ai voulu, autant que possible, atténuer l'énormité de cette mésalliance, j'ai voulu enfin que ce mari ne fût pas indigne d'elle.

MARCEL.

Et c'est pour cela que vous êtes devenu mon protecteur, mon maître! Ah! monsieur le chevalier, je vous jure un dévouement à toute épreuve! une reconnaissance!... (*Riant.*) Ah çà! que disiez-vous donc que vous me haïssiez?

Digitized by Google

BOISFLEURI.

Nous y reviendrons. Je passe maintenant à ces leçons d'escrime que j'ai tenu à vous donner moi-même.

MARCEL, *lui serrant la main.*

D'excellentes leçons...

BOISFLEURI.

Vous trouvez?... Allons, tant mieux! si j'ai désiré, mon cher, que vous fussiez d'une force égale à la mienne, c'était afin que les chances devinssent égales entre nous... le jour... où nous nous couperons la gorge.

MARCEL.

Mais pourquoi nous battrions-nous?

BOISFLEURI, *gravement.*

J'aime mademoiselle Henriette de Laroche-Villers.

MARCEL.

Vous l'aimez!...

BOISFLEURI.

Depuis longtemps et de toute mon âme... me comprenez-vous à présent?... Toute ma conduite est là : Je l'aime, et je vous hais. Je vous hais, c'est pour cela qu'il faut que je vous tue, mais en loyal gentilhomme. Je l'aime et je vous veux digne d'elle, afin que si vous me tuez, elle ne soit pas malheureuse de vous avoir pris pour mari.

MARCEL, *ému.*

Monsieur le chevalier, c'est beau, c'est généreux, c'est véritablement noble ce que vous avez fait là... permettez-moi de toucher votre main. Et, à présent, battons-nous.

BOISFLEURI.

Oh! non! pas maintenant!

MARCEL.

Pourquoi?

BOISFLEURI.

Vous n'êtes pas encore de force.

MARCEL.

Je vous affirme que je vous tuerais parfaitement.

Digitized by Google

BOISFLEURI.

Allons donc! vous prenez mal le fer, vos dégagements ne sont pas assez vifs, et, quand vous vous fendez, votre épée ne menace que le ciel. Vous ne me toucheriez pas une fois sur dix.

MARCEL.

Mais je vous jure, monsieur le chevalier, que je suis en état...

BOISFLEURI.

Du tout !... que diable !... c'est moi qui suis le professeur, moi qui suis le meilleur juge des progrès de mon élève, et jusqu'à ce que vous soyez bien capable de tuer votre ennemi, je ne vous permettrai pas de vous battre.

MARCEL, *s'emportant.*

Mais, monsieur !

BOISFLEURI, *de même.*

Mais, monsieur, c'est comme ça. Et vous ne me forcerez pas de dégainer, malgré moi, que diable !

MARCEL.

Allons, soit, j'attendrai !

BOISFLEURI.

C'est fort heureux.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ANDOCHE, MARION.

ANDOCHE.

C'est lui.

MARION.

Le voilà !

ANDOCHE.

Ce cher Marcel.

MARION.

Et son oncle et Denise qui ne savent pas...

BOISFLEURI.

Je vais au château, je les préviendrai. Au revoir donc, mon cher capitaine.

Digitized by Google

MARCEL, *avec intention.*

Au revoir, monsieur le chevalier, au revoir. (*Boisfleuri sort.*)

SCÈNE IX.

MARCEL, ANDOCHE, MARION.

MARCEL.

Ma bonne Marion... ce brave Andoche! Je suis enchanté de vous revoir.

MARION.

Et moi donc!

ANDOCHE.

Et nous donc!... Ma femme m'a-t-elle assez parlé de toi!

MARCEL.

Elle te parlait de moi!

ANDOCHE.

D'heure en heure.

MARCEL.

Et mon oncle, et Denise?

MARION.

Denise!

ANDOCHE.

Elle est tout à fait consolée.

MARCEL.

En vérité!

ANDOCHE.

Moi qui croyais que ton abandon la désolerait... Ah! je m'étais joliment trompé sur son compte!... j'étais si simple, si naïf, dans ce temps-là.

MARCEL.

Dans ce temps-là?... et maintenant?...

MARION.

Oh! maintenant, il lui a poussé de l'esprit...

Digitized by Google

MARCEL.

En vérité?....

ANDOCHE.

Mais oui, il vous pousse toujours quelque chose quand l'on est marié.

MARCEL.

Marié! tu es marié!...

MARION.

Avec moi, depuis deux mois.

ANDOCHE.

Et nous sommes, ici, chez moi!...

MARCEL, *à Marion.*

Chez vous?

ANDOCHE, *avec importance.*

Oui, chez moi, le maître!...

MARCEL.

Ah! tu es le...

ANDOCHE.

Absolu! est-ce vrai, ma femme?

MARION.

Oui, mon ami.

TRIO.

ANDOCHE.

Dans un bon ménage,
Qui doit commander?

MARION, *résolûment.*

Le mari!

ANDOCHE.

A qui femme sage
Doit-elle obéir?

MARION.

Au mari!

ANDOCHE, *à Marcel.*

Je ne le fais pas dire!

MARCEL.

Ah! vraiment je t'admire!

Digitized by Google

ANDOCHE.

Et cela n'est pas d'aujourd'hui,
Il en fut et sera toujours, toujours ainsi.

ENSEMBLE.

Et cela n'est pas d'aujourd'hui,
Il en fut et sera toujours, toujours ainsi.

MARION.

La femme est la servante,
Très-humble, obéissante,
Du mari!

ANDOCHE.

De ce maître chéri!

MARION.

Donne donc une chaise
A notre jeune ami.

ANDOCHE, *s'empressant de l'apporter.*

La voici!

MARION.

J'en veux bien une aussi.

(Il donne une chaise à Marion qui s'installe à côte de Marcel.)

Pour qu'il soit plus à l'aise,
Prends-lui donc son chapeau.

ANDOCHE, *le prenant*

Son chapeau?

MARION.

L'épée... et le manteau!

(Andoche prend l'épée et le manteau et les porte sur un meuble.)

Et puis, de notre cave,
En l'honneur de ce brave,

ANDOCHE, *vivement.*

J'y songeais!

MARION.

On pourrait bien, j'espère,
Se régaler d'un verre.

Digitized by Google

ANDOCHE.

De vin frais!
Notre cave est si bonne!
Reste là! Je l'ordonne.

MARION.

Oui, chéri!...
Dans un bon ménage,
Qui doit commander?

ANDOCHE.

Le mari!

MARION.

A qui femme sage
Doit-elle obéir?

ANDOCHE.

Au mari!

MARION.

Il ne le fait pas dire.

MARCEL.

Tous deux je vous admire.

ENSEMBLE.

Et cela n'est pas d'aujourd'hui
Il en fut et sera toujours, toujours ainsi!

(*Andoche s'élance dans la cave.*)

MARCEL, *à Marion.*

Cet œil plein de finesse,
De malice et d'esprit,
Je le vois bien, a tenu sa promesse,
Marion, mariée, à son maître obéit...
Chut!... il le croit, cela suffit!

(*Se tournant vers Andoche qui revient de la cave avec une bouteille qu'il se met en devoir de déboucher.*)

Ce regard fier, cette mâle prestance,
Signes de force et de raison,
Ont bien tenu ce qu'ils disaient d'avance,
Mari, je serai maître et roi dans ma maison?

ANDOCHE, *apportant des verres en servant.*

En tout pays, comme en toute saison,

Digitized by Google

Dans un bon ménage,
Qui doit commander?

TOUS.

Le mari!

ANDOCHE.

A qui femme sage,
Doit-elle obéir?

TOUS.

Au mari!

MARION, *tendant son verre.*

La femme est la servante,

MARCEL.

Très-humble, obéissante!

ENSEMBLE.

Et cela n'est pas d'aujourd'hui,
Il en fut et sera toujours, toujours ainsi.

SCÈNE X.

LES MÊMES, DENISE.

DENISE, *accourant, s'arrête à la porte, se soutenant à peine.*

Marcel!...

MARCEL, *allant à elle.*

Denise, ma bonne petite Denise. (*Il l'embrasse. Denise porte la main à son cœur et chancelle.*) Eh bien! tu ne me dis rien? Est-ce que tu n'es pas heureuse de me revoir?

DENISE, *tremblante.*

Moi...

MARION, *bas.*

Du courage.

DENISE.

Oh! si fait!... bien heureuse.

MARCEL.

Tu as pensé à moi pendant mon absence.

Digitized by Google

DENISE, *vivement.*

A toi! oh! oui touj.... (*Se reprenant.*) Oui... quelquefois.

MARCEL.

Quelquefois!

ANDOCHE, *bas.*

Consolée, mon cher, tout à fait consolée. Je ne me trompe jamais.

MARION, *à part.*

Pauvre petite, comme elle souffre!

DENISE, *feignant d'être calme.*

Et toi, quelle a été ta vie, loin de nous?... Et ton beau rêve... ton... apparition, y songes-tu... toujours?

MARCEL.

Toujours!

DENISE.

Ah!

MARCEL.

Et je crois la voir en tous lieux. Une fois, pendant la parade, on m'avait fait sortir des rangs, pour me proclamer lieutenant, il me sembla qu'elle était là, devant moi, applaudissant à mon premier triomphe, et ses yeux me disaient : Courage, encore quelques pas, et la distance qui te sépare de moi sera comblée. Plus tard, elle m'apparut encore, c'était dans un jour de bataille. Je la vis au milieu des ennemis, elle me montrait le drapeau et semblait me dire : Viens, et empare-toi de ce trophée. Je m'élançai au milieu de la mêlée, j'arrivai au porte-étendard, une lutte terrible s'engagea entre nous et, quelques instants après, nous roulions tous deux, dans la poussière, lui mort, et moi blessé; mais tenant, serré sur ma poitrine, le précieux trophée qui devait me rapprocher d'elle!...

DENISE.

Ah! je le disais bien qu'il ne l'oublierait jamais.

MARCEL.

Qu'a-t-elle donc?

Digitized by Google

MARION, *vivement.*

Rien.

MARCEL.

Mais elle pleure.

ANDOCHE.

C'est la joie de t'entendre.

MARION.

C'est la pensée du danger que vous avez couru.

DENISE, *pleurant.*

Oui, le danger, c'est cela.

MARCEL.

Qu'importe le danger? Je donnerais ma vie pour être digne d'elle.

DENISE, *à part.*

DENISE, *tombant dans les bras de Marion.*

Ah! comme il l'aime! comme il l'aime!

MARCEL.

Denise!...

MARION.

Eh! ne voyez-vous pas que vous la tuez!

MARCEL.

O ciel!

DENISE, *pleurant.*

Tais-toi, Marion, tais-toi!...

MARCEL.

STANCES.

O larmes précieuses!...
Est-ce donc moi, moi qui vous fais couler!
Plaintes silencieuses
De quels remords venez-vous m'accabler!
Pauvre et fidèle amie,
J'étais indigne, hélas! de ton cœur, de ta foi!
Oublie, ô ma Denise, oublie
Le coupable, l'ingrat qui tremble devant toi!

Digitized by Google

MARION.

Toi, Marcel, tu veux qu'elle oublie.

DENISE.

Jamais ! jamais !

MARCEL.

II.

Ah ! pourquoi dans mon âme
Dieu fit-il naître un amour insensé ?
Pourquoi de cette flamme
Le souvenir n'est-il pas effacé ?
Pardonne à ma folie,
Sèche tes pleurs ! pour toi luiront des jours plus doux !
Oublie, ô ma Denise, oublie
Le coupable, l'ingrat, qui t'implore à genoux !

SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BOISFLEURI, BERTRAND, *puis* HENRIETTE,

DAMES, SEIGNEURS *et* GENS DU VILLAGE.

BOISFLEURI, *à Bertrand.*

Tenez ! le voilà, votre cher neveu.

BERTRAND, *allant à lui.*

Marcel !

MARCEL.

Mon oncle !... je suis heureux... très-heureux de vous voir.

BERTRAND.

De quel air tu me dis cela ! (*Regardant Denise.*) Ah ! je comprends.

BOISFLEURI.

En effet... Il y a ici, sur tous les visages, un air de joie... de plaisir... (*Il regarde Andoche.*)

ANDOCHE.

C'est que nous avons le bonheur un peu triste, voilà.

HENRIETTE, *au fond, vêtue en paysanne.*

Venez, mes amis, venez tous !

Digitized by Google

MARCEL.

Grand Dieu! cette voix!... (*Reconnaissant Henriette.*) Vous, mademoiselle, sous ces habits!

HENRIETTE.

Cela vous étonne!... J'étais destinée à les porter toujours.

MARCEL.

Que voulez-vous dire?

BERTRAND, *à part, à Denise.*

Que va-t-elle faire?

HENRIETTE, *à part.*

Allons, du courage!

(*Les Seigneurs, les Dames et les Paysans se sont rapprochés et écoutent.*

FINALE.

HENRIETTE.

Souvenez-vous, Marcel, des jours de votre enfance,
D'un hiver de famine et de rude souffrance.
Un grand seigneur dans leur berceau
Un soir enleva deux fillettes
Et dans son beau château
Emporta les pauvrettes!
Mais, au printemps, la plus petite
Des deux enfants par un souffle fatal
Sembla frappée, hélas! et passa vite
Comme un lis matinal.
Et cet enfant que le ciel nous condamne
A ne plus voir, pauvre fleur...

BERTRAND.

Elle se nommait...

HENRIETTE, *l'interrompant.*

Elle se nommait Jeanne!

BERTRAND.

Que dites-vous?...

(*Henriette d'un regard lui impose silence et lui saisit la main.*)

Digitized by Google

HENRIETTE.

Bertrand, votre fille chérie
Jeanne est morte, seule Marie
Est vivante, Marie
Est devant toi, Marcel, je suis ta sœur !

MARCEL, *poussant un cri.*

Vous, madame !

BERTRAND, *bas à Henriette.*

Ciel !... que dis-tu ?

HENRIETTE.

Mon père ! il faut sauver Denise.

CHŒUR.

Sa sœur !... Une marquise !

HENRIETTE, *se tournant vers Marcel.*

Si grande est ta surprise
Que tu ne trouves pas à me dire un seul mot.
Mais embrasse-moi donc !...

MARCEL.

Vous... vous !...

ANDOCHE.

J'en s'rais tout sot !

HENRIETTE.

Nos cœurs semblaient s'être compris d'avance,
Le mien voulait pour toi les grades, les honneurs,
Le tien de son amour me faisait confidence,
D'une noble inconnue il rêvait les faveurs !
Quel plaisir nous aurons à la chercher ensemble !

MARCEL, *vivement.*

Non !... non !... jamais !

DENISE, *à part.*

Je tremble !

MARCEL.

Je n'y veux plus songer, car mon cœur se trompait !
Un rêve l'abusait !

(Henriette regarde Denise, lui prend la main et peu à peu elle la fait passer près de Marcel.)

Digitized by Google

MARCEL.

(*Souvenir de la romance du premier acte.*)

Adieu rêve folie,
Dieu me rend en ce jour
Une sœur chérie!
O Denise!... tendre amie,
Près de toi sans retour,
Mon cœur oublie
Un vain rêve d'amour.

(*Bertrand, tout ému, remercie Henriette du regard; elle semble lui recommander le secret.*)

HENRIETTE, *au Chevalier qui se rapproche d'elle.*

Monsieur le chevalier, la paysanne espère
Avoir encor la chance de vous plaire.

BOISFLEURI.

Est-ce donc la
Jeannette ou Jeanneton?
Non! non!
C'est la marquise!...
Messieurs, saluez-la!

BERTRAND.

O mes enfants!...

MARCEL, *tendant la main à Henriette*

O ma sœur!...

(*Se tournant vers Denise.*)

Ma Denise!

CHŒUR.

Ah! quelle ivresse,
Ah! quel beau jour,
Pour leur tendresse,
Pour leur amour!

BRITISH MUSEUM 20 AP 70

4605 Paris. — Typ. Moreau père et fils, rue Amelot, 64.

Digitized by Google